

# SIGNETS

## Bulletin des Amis de la Bibliothèque municipale Albert Cohen (St Leu-95)

### GRACE A VOUS !

Pour sa deuxième année d'existence, le concours d'écriture de la ville de St-Leu-la-Forêt a pris une envergure remarquable. Ce sont au total 165 participants (109 adultes et 56 adolescents) qui ont envoyé leur contribution.

Grâce à vous, Madame Annie Ernaux, qui avez accepté de tenter avec nous cette aventure et lui a conféré la notoriété de votre nom.

Grâce à vous, responsables rédactionnels des magazines qui ont annoncé ce concours : *Vivre en Val d'Oise*, *Val d'Oise Mag*, *La Braise* et *l'Étincelle*. Sans oublier le site internet de *Nouvelle Donne*, revue dédiée à la nouvelle et dont le site en ligne est consulté par de nombreux écrivains amateurs. *L'onde poétique* a également relayé plusieurs fois notre annonce sur Radio-Enghien. Merci également aux bibliothèques municipales qui ont permis à leurs lecteurs de prendre connaissance de ce Prix.

Grâce à vous tous qui nous avez envoyé votre nouvelle ou votre lettre. Sachez que votre texte a été lu avec beaucoup d'attention et d'intérêt. Je peux témoigner que les membres du jury ont été profondément émus par cette expérience humaine que vous partagerez peut-être un jour à votre tour. Devant la qualité et la diversité des envois, nous avons décidé de décerner outre les deux prix prévus, des accessits, des mentions spéciales et des *Coups de cœur*.

Grâce à vous, amis, concurrents ou parents, qui vous êtes joints à nous si nombreux lors de la remise des Prix, le 20 décembre, dans cette Salle Clairefontaine soudainement bien trop petite...

Grâce à toi, François, qui a su par ta voix puissante et juste rendre l'émotion des textes primés. Nous n'oublierons pas les larmes de certaines personnes dans la salle quand tu lisais la lettre de David (cf p.6) ni les

mots simples de Mr le Maire qui résonnèrent comme en écho à ce beau chant d'amour et de désespoir. Merci à vous, Madame Vicky Estevez, qui nous avez gracieusement autorisé à illustrer l'affiche et le règlement de notre concours par l'une de vos œuvres.

## Numéro Spécial Prix



## Annie Ernaux 2003

Palmarès complet p.2

Textes primés p. 5 à 39

Le succès incite à la modestie et à l'exigence. Nous tiendrons compte de toutes les remarques, de toutes les suggestions et de toutes les critiques. Ecrivez-nous ou laissez un message sur notre site internet. C'est uniquement grâce à vous que nous réussirons le Prix Annie Ernaux 2004.

Didier DELATTRE,  
Les Amis de la Bibliothèque

### Message d'Annie Ernaux à tous les concurrents lu lors de la remise des Prix

Je ne peux pas – et je le regrette vraiment beaucoup – être parmi vous aujourd'hui, pour la remise des prix du Concours de Nouvelles auquel vous avez participé. Je voudrais, toutefois, que vous sachiez combien je suis émue et heureuse en songeant à tous ces textes que vous avez écrits à partir d'une simple petite phrase tirée du *Journal du dehors* : « Il y avait beaucoup de monde dans le RER vers six heures du soir ». Voulant décrire une scène qui avait retenu mon attention dans le RER, c'est spontanément que j'avais commencé par écrire cela, cette phrase-là. Certainement parce que, comme tous les Franciliens qui utilisent les transports en commun, c'est la première chose qu'on regarde et qui importe au moment où l'on monte dans une rame de RER. Et cette phrase est devenue la vôtre, elle a donné naissance à un florilège d'histoires, nées soit de votre expérience, soit de votre imagination, des histoires toutes différentes, que vous allez offrir, à votre tour, à des lecteurs. Ainsi, à votre manière, vous transmettez quelque chose de personnel et d'original. Il est réconfortant de constater qu'en dépit des propos alarmistes et désabusés sur l'omniprésence de l'image au détriment de l'écrit, le désir de créer avec des mots, de donner forme à ses images intérieures, est bien vivant. A chacun et chacune d'entre vous, j'adresse mes félicitations et j'espère de tout cœur vous rencontrer, ici, l'année prochaine.

Retrouvez "Signets" sur internet :  
[www.signets.org](http://www.signets.org)

Prix Annie Ernaux 2004  
Thème et règlement p.40

# Palmares Section Juniors

<b>1er Prix</b>	<b>Emilie BUAILLON</b>	Saint-Leu	p.5
<b>2ème Prix</b>	<b>Nicolas FREITAS</b>	Saint-Leu	p.5
<b>1er Accessit</b>	<b>Diane BOIVINEAU</b>	Saint-Prix	p.7
<b>2ème Accessit</b>	<b>Mélodie FRERE</b>	Saint-Prix	p.7
<b>Mention Spéciale Qualité littéraire</b>	<b>Constance PINSON</b>	Rouen	p.8
<b>Mention Spéciale Humour</b>	<b>David CAVIC</b>	Saint-Prix	p.8

# Palmares Section Adultes

<b>1er Prix</b>	SAS	<b>Thomas EMRMANN</b> (Issy-les-Moulineaux, 92)	<b>p. 14</b>
<b>2ème Prix</b>	Eloignez-vous de la bordure du quai	<b>Françoise GUERIN</b> (Mezrieu, 69)	<b>p.16</b>
<b>1er Accessit</b>	La Faucheuse	<b>Christophe DUGAVE</b> (Bonnelles, 78)	<b>p.20</b>
<b>2ème Accessit</b>	Honorine	<b>Christelle BERTHAULT</b> (Garges-les-Gonesse, 95)	<b>p.24</b>
<b>Mention Spéciale (Exercice de style)</b>	T'aimer trop, métro	<b>Marithé ANDRIEUX</b> (Sarcelles, 95)	<b>p.26</b>
<b>Mention Spéciale</b>	La Tour Eiffel aux premières loges	<b>Olivier DAVID</b> (Ermont, 95)	<b>p.28</b>
<b>Coup de cœur Librairie A la Page 2001</b>	Itinéraire les yeux fermés	<b>Bénédicte LESIEUR</b> (Saint-Leu, 95)	<b>p.31</b>
<b>Coup de cœur Municipalité</b>	Tic-Tac	<b>Michèle PARET</b> (Argenteuil, 95)	<b>p.32</b>
<b>Coup de cœur Jury Lecteurs</b>	Le Lapin rose	<b>Caroline TAFOIRY</b> (Cergy-Pontoise, 95)	<b>p.34</b>
<b>Coup de cœur Bibliothèque</b>	Le vieux grenier	<b>Géraldine GRUNBERG</b> (Paris, 75)	<b>p.36</b>
<b>Coup de cœur Amis de la bibliothèque</b>	Concerto pour train russe en neige majeure, adagio	<b>David KATANE</b> (Maisons-Alfort, 94)	<b>p.38</b>

## Origine géographique des candidats (section adultes)

<b>St-Leu</b>	14	12,9 %
<b>Val d'Oise</b>	55	50,4 %
<b>Paris &amp; Région Parisienne (hors Val d'Oise)</b>	20	18,3 %
<b>Autres Régions</b>	16	14,7 %
<b>Étranger (Maroc, Canada, Belgique)</b>	4	3,7 %

# Au pays de l'adolescence

Cet article présente une analyse condensée des 56 lettres écrites par les juniors et des thèmes les plus marquants.



## LETTRES AUX IDOLES.

Sept lettres sont adressées à des personnalités du monde musical et sportif.

- Chacune de ces personnalités, excepté deux, est admirée pour ses qualités professionnelles et humaines. Ainsi, la pureté vocale de **Mylène Farmer**, la douceur de sa musique et la sincérité de ses textes enflamment à tel point un « adorateur » qu'il lui livre sans détour ses émotions : « *J'ai parfois été tellement enchanté [ ... ] qu'il m'est arrivé de pleurer.* »
- D'autres considèrent leur idole comme un confident compréhensif et affectueux ; pour d'autres encore, la chanteuse ou le chanteur est l'objet d'une fougueuse passion : « *Quand je t'écoute des ailes me poussent jusqu'au paradis et, mon cœur danse* »
- La possession d'une « relique » comme des photos ou une cravate nourrit cette passion. Parfois, coulent des larmes de jalousie à l'idée désespérante que l'idole est aimée de nombreux fans. La fascination ne rend pas nécessairement aveugle. **Kurt Cobain**, par exemple, s'entend reprocher, du haut de ses paradis artificiels, de s'être abandonné à la « déchéance ».
- Les prouesses de **Zinedine Zidane** et de **Fabien Galthié** provoquent le désir d'identification pour faire battre le cœur de supporters. La popularité de ces joueurs tient surtout à leurs qualités humaines : la courtoisie, la simplicité et le sens de la solidarité.
- En revanche, deux mordus de football tancent verbalement l'entraîneur de Manchester City, le journaliste **Thierry Roland** et son compère **Jean-Michel Larqué**. Tous les trois sont déclarés « incompetents », indignes de leur profession et promis avec une désarmante naïveté... au licenciement.

## LETTRES AUX POLITIQUES

Les personnalités politiques sont sévèrement apostrophées par cinq concurrents.

- L'une de nos futures concitoyennes engage une polémique sur l'absurdité de certaines dépenses et surtout reproche aux hommes politiques de se désintéresser des véritables besoins de la population après leur élection.
- Deux lettres vouent aux gémonies les « *fauteurs de violences* » : le **Président des Etats-Unis** et « **Monsieur le terroriste Ben Laden** » sont condamnés avec la même véhémence. Cependant, ils sont perçus comme des individus peut-être encore accessibles au sentiment de culpabilité.
- Deux lettres se distinguent par la qualité du style et l'attachement à la défense de la paix. Leurs auteurs se déclarent héritiers d'une histoire – celle des « *poilus* » et celle des Juifs fortement inquiets du conflit israëlo-palestinien. L'un et l'autre éprouvent la même compassion pour toutes les victimes ; l'un et l'autre cherchent comment lutter pour la paix : par le devoir de mémoire, par la compréhension de l'autre, par de mutuelles concessions. L'un et l'autre fondent leur réflexion sur un humanisme lucide et sans faiblesse : « *Quand je songe à vous, je pense à une bête qu'il faudrait exterminer de sang froid* ». Pour accroître la puissance de leur refus, tous les deux s'inspirent, de façon plus ou moins explicite, de textes religieux. Ainsi, la lettre « À mon peuple ou au tien ! » se réfère à « *Dieu, Allah, Eloïm* ». La « *Lettre à qui je veux* » déploie l'indignation de son auteur en des versets d'une écriture maîtrisée et frémissante de sensibilité : « *Vous êtes la cause des pires atrocités jamais commises, du sang de milliers et de millions d'hommes. En comparaison Jack l'éventreur semble presque inoffensif. Vous avez saigné les hommes de leurs vies, les pays de leurs richesses et les familles de leurs membres.* »

Face à cette dure réalité, les adolescents se plongent dans la lecture de romans qui, certes ont bénéficié d'un tonitruant battage publicitaire, pour s'échapper vers un monde féerique et fantastique. Vive les elfes, les sorciers et les magies qui, sur leurs ailes ou grâce à leurs sortilèges, les emportent loin de la prison de leur corps, des désirs étriés et des rêves brisés !

Plus profondément, quand l'homme préfère se trahir plutôt que de chercher à se transcender, autant se tourner, le cœur déchiré par l'état de la Terre mais emplie de la lumière de l'espérance, vers les êtres d'essence divine ou quasi telle. Découvrez par vous-même la prière teintée d'humour adressée à Dieu et le S.O.S. lancé avec ferveur à un extraterrestre. Enfin, constatons à la lecture de ces lettres que les grincheux en sont pour leurs frais : l'engagement du cœur et de l'esprit, l'espérance d'une Terre pacifiée perdurent avec ténacité.

## AMOUR ET AMITIE

Vivre dans l'intensité est une des caractéristiques de l'adolescence. L'amour et l'amitié tiennent une place de choix dans son cœur.

- À une missive près, ce sont les jeunes filles qui se livrent le plus facilement. Elles évoquent le bonheur d'aimer, la douleur de la séparation même temporaire, la souffrance de l'abandon.
- Deux lettres accusent l'amie de trahison avec d'autant plus de virulence que l'amitié a été vécue dans la confiance et l'admiration. On comprend que trahir équivaut à ne pas correspondre à une image.
- Mais d'autres s'attachent à décrire la douceur de l'amitié : joie d'avoir rencontré un alter ego, solidité d'une affection qu'on sait entretenir, confiance sans faille malgré quelques orages
- L'amitié peut être vécue dans la gravité. Alors l'ami est un confident avec qui traverser les buissons épineux de la maladie, tenter de surmonter l'angoisse de mourir. À cet égard, la « Lettre à Cédric » décrit, avec maturité et sensibilité, la vie qui coule des doigts, la hantise d'être effacé de la mémoire, le présent qui accorde encore quelques bonheurs :
 

*« J'aime beaucoup m'asseoir près de mes plantes, dans ma chambre, ouvrir la fenêtre pour respirer l'air frais. Je reste là parfois pendant des heures, jusqu'à ce que j'entende ma mère entre deux sanglots m'appeler pour manger. J'aurais voulu ne pas mourir, atteindre l'âge adulte, avoir une femme et des enfants... »*

Ainsi, écrire ouvre une porte sur l'éternité et permet peut-être d'apprendre comment quitter ce monde.

## RELATIONS FAMILIALES

Les membres de la famille sont les correspondants favoris de la majorité des participants. Écrire donne l'occasion d'avouer la qualité des relations entretenues.

- Avec pudeur, beaucoup remercient sœurs et frères d'être patients, d'accepter leur personnalité sans trop ronchonner, de savoir mettre fin aux petites querelles, de les entourer d'une affection attentive et compréhensive. Sauf dans un cas, la fratrie s'épanouit dans une tendre connivence.
- En revanche, les sentiments portés aux parents oscillent entre haine et amour.
- Souvent, les pères sont détestés parce qu'ils sont alcooliques et violents, qu'ils ont fui leurs responsabilités et abandonné leur famille. Pourtant, leur

écrire suggère un appel, une volonté de renouer le dialogue et, ainsi, d'échapper au déchirement provoqué par le rejet ou l'absence. Derrière les termes qui disent la rage et la haine sont tapis des adolescents au cœur battant d'amour.

- L'image de la mère témoigne de relations plus apaisées, même si l'une des lettres est un règlement de comptes avec celle qui « a privé d'enfance » son auteur.
- Les adolescents ne tarissent pas d'éloges à l'égard de leur mère. En particulier, ils chantent leur dévouement, leur patience et leur sens de l'équité. Parfois, quelques allusions à des heurts ; la plupart du temps, la joie d'avoir vécu en communion avec elle avant la naissance, et, comme le regret de comprendre que venir au monde provoque la sensation de devenir presque étrangers l'un à l'autre. Tous pourraient faire leurs ces lignes :
 

*« Pour toi, j'irais jusqu'à décrocher la lune (...)  
Vais-je trouver une échelle assez grande ? »*
- Les arrière-grands-parents et les grands-parents font l'objet de l'affection la plus tendre et la plus sereine ; aucun nuage, aucun orage pour menacer cette relation. Les mamies sont vénérées parce qu'en dépit ou à cause des souffrances de l'existence, elles ont su transmettre le goût des choses simples, elles ont eu le cœur assez large pour abolir les distances entre générations et établir une complicité que la mort ne peut pas effacer. Toutes les lettres sont en effet l'expression d'un dialogue continu.

À la lecture de toutes ces lettres, on perçoit que le désarroi lié à une société en crise touche les adolescents. Mais, loin de se complaire dans le désespoir, ils affirment la nécessité de faire de l'amour entre générations le socle sur lequel construire un monde où la fraternité ne soit plus une devise sans contenu. Confrontés à la difficulté de vivre, ils sont animés par la flamme de l'espérance et gardent la force d'avancer.

**Marie-Françoise VAÇULIK**  
Membre du Jury Juniors



**Environ 200 personnes ont assisté à la remise des prix à la salle Claire-**

# ACTION II INI (R)

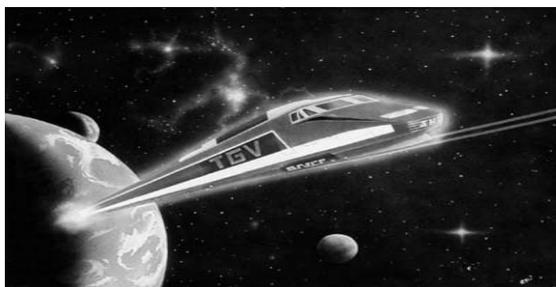
## 1er Prix : Emilie BUAILLON (Saint-Leu)

**P**uis-je vous appeler extra-terrestre ? Non, Martien ? Non plus, peut-être habitez-vous Pluton ou Neptune ? !! Alors, laissez-moi dire *amis*.

Chers amis

**S**i vous trouvez mon message, mon appel au secours, si c'est vrai que vous existez, que vos recherches privilégient la santé plutôt que les armes, alors venez me chercher.

**I**ci, la guerre a encore éclaté. Les corps tombent, sans vie. Les cris résonnent, les enfants pleurent, à présents orphelins. Il pleut des bombes, le tiers de la population ne respire plus. Les adultes se battent pour des opinions politiques, des couleurs de peaux ou juste pour un terrain.



**O**nt-ils oublié qu'ils avaient été des enfants, avant d'être des « grands » ? (Grand, c'est ainsi qu'ils se qualifient. Mais le mot traître conviendrait mieux ! ! ! ). Avant, ils rêvaient d'avoir des amis, de toutes les couleurs, des amis du monde entier, d'être solidaires et passionnés. Maintenant, ils sont solitaires, et sombres. Ceux qui sont blancs à l'extérieur, sont noirs à l'intérieur. Ils manquent sincèrement d'amour. Vous savez... ce sentiment si précieux.

**J**e vous en prie, venez nous aider, éclairez-les sur le bon chemin. Faites arrêter ce gâchis, vous, ils vous écouteront peut-être. Car nous, nous sommes « trop petits pour comprendre » ! Tu parles ! Nous restons assez grands pour voir que ça ne va pas. Que notre avenir en dépend et pas le leur ! La vie d'ici me dégoûte ! La terre est bien petite mais lui, l'univers, il est immense. Pourquoi ne pas être ensemble ?

Ouvrir nos frontières plus loin que l'horizon, plus loin qu'une barrière en bois qui nous empêcherait d'avancer.. Pouvoir apprécier un coucher de soleil sur la mer, main dans la main, sans qu'une bombe fasse rougir l'astre d'or, sans que larmes et sang jaillissent à nouveau.. Pour que nos mondes soient des rêves, il faut le vouloir ! Et vouloir, c'est pouvoir ! (Je ne sais plus qui disait cela, sûrement un adulte au cœur de gamin !)

**S**i c'est vrai que sur une planète lointaine, vivent d'autres individus, que leur philosophie est d'aimer, que chacun a le droit à la parole, que chacun mange à sa faim, alors venez me chercher. Si vos différences sont une richesse, si vos paysages ne sont ni dégradés, ni pollués. Venez me chercher. Je rêve d'un monde uni, sans cri, sans souffrances. Je rêve d'amitié, de tendresse, et de fraternité. Vous me reconnaîtrez facilement : seule, je vagabonde, seule, je m'inonde, de pensées et d'espoir.

**E**t un jour, un rayon de lumière, viendra me trouver.

### La fille d'une étoile



Émilie recevant son prix des mains de

## 2ème Prix Nicolas FREITAS (Saint-Leu)

**J**e t'écris pour te dire que vais mourir dans quelques mois. Mon état est très grave, mais je ne te donne pas de détails. Tu comprendras tout dans la lettre qui suit. C'était une lettre destinée à Cédric, je te l'envoie exactement comme je l'avais écrite. Si tu te demandes pourquoi, c'est que je me sentais dans l'obligation de raconter ce qui m'est arrivé. Je te laisse lire et tu comprendras. Voilà la lettre écrite à Cédric :

**M**on si cher Cédric

**J**e suis atteint d'une maladie grave. J'ai une tumeur au cerveau. Depuis déjà quelques semaines, je sentais quelque chose de différent, une sorte de sixième sens m'en avait averti. Je te dis cela dans une lettre car je sais que je n'aurais pas eu le courage de te le dire en face. Je souhaite que cette lettre n'ait pas de réponse, lis la simplement, c'est tout ce que je te demande.

**J**e pense au passé, à toutes les bêtises que nous avons faites ensemble. Nous étions comme des frères, nous partagions tout. Te souviens-tu de la fois où nous avions dérobé le trousseau de clefs d'un professeur ? Il n'avait pas pu rentrer chez lui, ensuite quelqu'un nous avait dénoncés. Nous le détestions, mais au fond peut être avait-il eu raison. Tu sais, le fait de savoir que je vais mourir dans quelques mois me fait énormément réfléchir. Je suis devenu plus mûr. Combien de fois nous sommes-nous querellés avec nos parents pour des choses qui n'en valaient pas la peine ?

**J**'aime beaucoup m'asseoir près de mes plantes, dans ma chambre, ouvrir la fenêtre pour respirer l'air frais. Je reste là parfois pendant des heures, jusqu'à ce que j'entende ma mère entre deux sanglots m'appeler pour manger. J'aurais voulu ne pas mourir, atteindre l'âge adulte, avoir une femme et des enfants. J'aurais voulu aussi être connu, que le monde se souvienne de moi, car je vais mourir et dans une ou deux générations qui se souviendra de moi ?

**J**'ai commencé à écrire cette lettre hier, peut être va-t-elle continuer longtemps. Je ne sais même pas si j'aurais le courage de te l'envoyer. Chaque mot que j'écris me délivre un peu plus, tout cela est sincère et vient du plus profond de moi-même. De temps en temps, je pleure, je ne veux pas mourir. Je fais des crises d'angoisse la nuit, je sens un mal qui

vient et je sais que, tôt ou tard, il m'emportera avec lui. Ma famille est effondrée, ce qui n'arrange pas mon état. Je me suis surpris à les reconforter, à croire qu'ils sont plus tristes que moi. Mais je ne leur en veux pas. Ma tristesse est au delà des larmes. J'ai peur, peur qu'il n'y ait pas de vie après la mort, peur de sombrer dans le néant. Oui, j'ai peur de mourir. Je ne dors plus, de peur de ne plus me réveiller.

**J**e t'envie, tu as toujours été plus sage que moi, plus réfléchi, plus patient. Tu avais une énorme influence sur moi. Je m'en rends compte maintenant. Puis, j'ai commencé à avoir plus de caractère et la fameuse dispute a éclaté. Pendant plusieurs mois, nous ne nous sommes plus parlés. Finalement, on s'est rendu compte que l'on ne pouvait pas se passer l'un de l'autre et nous nous sommes réconciliés. Mais ces mois sont désormais perdus. Ma vie va se terminer et je ne les récupérerai jamais. Si je ne me suis pas suicidé, c'est pour pouvoir t'envoyer cette lettre. Adieu.

David

**T**u vois maintenant la lettre que j'ai envoyée à Cédric. Mais cette lettre n'est jamais arrivée à destination. Elle m'a été retournée avec un bref mot expliquant que Cédric était mort quelques jours plus tôt d'un accident de voiture. Et lui, va-t-on l'oublier aussi ?



**Mr Sami MELAYAH,  
de la librairie A la Page 2001,  
remet son prix à David.**

## 1er Accessit : Diane BOIVINEAU (St-Leu)

### A mon arrière grand-mère,

**M**imi, c'est le nom que je t'ai donné depuis que je suis née, car je n'ai jamais vraiment su dire mamie. C'est l'origine de ton surnom attribué depuis treize ans. On m'a dit que ma naissance t'a apporté du bonheur après la mort de mon arrière grand-père, un mois plus tôt. Je ne l'ai jamais connu mais je sais que tu l'aimais très fort ! Tu venais souvent à la maison pour t'occuper de moi. Treize ans après, tu es toujours là. Tu étais souvent en pleine forme, par exemple lorsque nous jouions au ballon dans le jardin, c'était notre activité favorite à ma sœur et moi. Ou encore lorsque tu me promenais en poussette, quand j'étais petite. Si je me souviens bien, tu adorais marcher dans les bois, dans le jardin... Ce qui te semble maintenant difficile à faire à l'heure où je t'écris. Tes articulations te font énormément souffrir et ta mémoire te joue parfois des tours.

La photographie a eu beaucoup d'importance dans ta vie et je te remercie pour toutes les photos que tu m'as données. Grâce à tes talents de photographe, j'ai pu connaître mes ancêtres à divers moments de leur vie ! Et puis ton vieil âge ne t'a jamais empêchée d'être très photogénique. Tu aimes les voyages, ta famille, tu es une femme formidable. Tu as donné la vie à trois enfants (un garçon et deux filles) ; pour mon bonheur, l'une d'entre elles est aujourd'hui ma mamie. Ils t'aiment et ils ont raison. Tu as encore toute ta tête, contrairement à d'autres personnes de ton âge et je souhaiterais que tu ne m'oublies pas, que je reste ton arrière-petite-fille quoi qu'il arrive !

**J**e sais que tu as traversé des périodes difficiles. Lors de la deuxième guerre mondiale, ton mari a été fait prisonnier en Allemagne, il en est revenu avec de graves maladies et cette épreuve a renforcé votre amour !

Si tu as souffert dans ta vie, tu ne le montres pas, bien au contraire et c'est ce qui te donne ta joie de vivre, que nous aimons tous autour de toi ! Tu as élevé des enfants qui ont eu les leurs, qui ont eux-mêmes fondé leur propre famille dont je fais partie. Je peux donc dire que c'est grâce à toi que je suis là, en ce moment, et que je peux t'écrire cette lettre qui, j'espère, te parviendra un jour ou l'autre !

**U**ne lettre met si peu de temps à être écrite, comparée à l'écriture d'une vie telle que la tienne ! Si je résume notre histoire, cela équivaut à treize Noël, treize anniversaires passés en ta compagnie et j'espère que je pourrai bientôt dire quatorze Noël, quinze anniversaires... Eh oui ! qui sait, peut-être feras-tu partie de ces femmes centenaires ? En tout cas, je l'espère ! Si je voulais parler de toi à quelqu'un, je lui dirais que tu es gentille et agréable, volontaire et courageuse et que tu t'es toujours préoccupée du bonheur des autres avant le tien.

Comme tu le dis toujours, « on ne devrait pas vieillir ». Aujourd'hui, tu as quatre-vingt quatorze ans, et j'espère être comme toi si, un jour, j'arrive moi aussi à atteindre ce grand âge, et à recevoir toute ta sagesse et ta bonté !

Et si je t'écris aujourd'hui, c'est pour te dire que je t'aime. Pourquoi ? Pour tous les moments passés ensemble et le bonheur que tu m'as apporté ! Si je fais une exception en t'appelant aujourd'hui mamie, c'est pour te dire que je ne t'ai jamais considérée comme mon arrière grand-mère mais comme ma grand-mère tout simplement ! Je t'embrasse tendrement.



*Ton arrière-petite-fille*

## 2ème Accessit : Mélodie FRERE (St-Prix)

Mamy, Mémé, Grand-Mère,

**J**e voulais te dire ces trois mots, ces trois syllabes, ces sept lettres qui veulent tout dire. Eh oui ! JE T'AIME. Ces sentiments-là sont enfouis dans mon cœur. Je t'aime, je t'adore et tu me manques. Je t'écris pour te dire ces mots-là. Ces mots que j'aurais voulu te chuchoter. Je n'en ai pas eu le temps ! Tu ne m'as pas laissé le temps ! J'aurais voulu faire tant de choses avec toi... Te parler ! Tes conseils, tes rires, tes histoires me manquent. Ces choses que seule toi pouvais me dire ! Tu es partie sans même me le dire. Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Tu aurais pu attendre que je te dise ces quelques mots. Ces mots qui font plaisir, ces mots que l'on aime entendre !

**T**u me manques tellement. Ton sourire reste gravé dans ma mémoire. La seule fois où je peux le revoir, c'est dans ta maison. Elle me semble si vide ! Ton odeur, ta voix, tes rires restent gravés dans les murs et cela me console... un peu. Je sais que tu savais que je t'aimais. Mais j'aurais voulu te le dire, te le montrer. Si j'avais su, je l'aurais fait plus tôt. Tu ne m'as pas laissé ce choix. Je ne peux plus te les dire ! Mais tu m'as aimée jusqu'à ta mort et je t'aimerai jusqu'à la mienne ! Cette boucle d'amour ne s'arrêtera jamais ! Parfois, je te hais pour ne pas m'avoir laissé le temps de te dire toutes ces choses. Mais je t'aime pour ce que tu étais à mes yeux et ce que tu seras toujours : MA Grand-Mère.

**L'**amour est un trop petit mot pour définir ce que je ressens. Je pourrais essayer de le définir mais cela ne sera jamais assez fort ! je ne peux pas dire l'indicible !

*Ta petite-fille qui t'aimera toujours*

## Mention Spéciale pour sa qualité littéraire Constance PINSON (76 - Rouen)

Je vous écris du café de « La mère Giselle ». Ce nom vous est inconnu, comme je suis inconnue au monde qui m'entoure. Qui suis-je pour ces gens qui marchent, sans s'arrêter, et qui respirent l'air enrôlé de pollution ? Rien, je ne suis rien. Pas un bonjour, pas un au revoir ! Rien ! Il n'y a que la tour Eiffel qui se dresse devant moi, qui reste simple, muette, qui ne me juge pas. Je suis seule ; assise ; sans aucune relation avec les gens. Si ! Une relation, je les regarde. Ils sont là, devant moi, et je les regarde. J'observe leurs gestes et attitudes. Je ne peux faire que cela.

Un couple arrive, côte à côte. Il s'assoit, tous deux commandent un café, et ils parlent. Ces deux êtres semblent gênés, ils parlent de tout et de rien. Puis, vient le moment où ils oublient tout, le moment de tendresse, d'amour. Ils se regardent dans les yeux, bouches fermées. Le jeune homme prend sa main douce, si douce. Il caresse sa peau de velours. Il repose sa main. Il sourit. Il l'aime, il l'aime comme un enfant aime sa mère. Elle, cette jeune fille, qui a peur de ne plus sentir ses mains toucher son visage, tente de l'apprivoiser. Mais il l'est déjà. Il est sous son charme, depuis le premier jour où leurs regards se sont croisés, depuis la première minute, la première seconde. Ils s'aiment, comme si un voile d'amour les recouvrait. Puis, ils se relèvent, main dans la main, le regard pétillant d'amour. L'envie de vivre, pour être l'un avec l'autre, est de plus en plus grande. Ils s'aiment tant, que l'un pourrait mourir pour l'autre.



Et moi, je suis là. Pensant à l'amour, que je pourrais avoir, ou que l'on pourrait me procurer. Je suis là, seule, regardant l'amour de ces deux êtres disparaître au coin d'une rue. Mon regard fixe à présent la table. Dessus se tient mon café, que je ne boirai probablement pas. Comme bien d'autres d'ailleurs. Pourquoi ne les ai-je pas bus ? Allez donc savoir, vous ! Vous pour qui la vie est tellement parfaite. Vous qui n'aimez que votre personne, sans jamais en apprécier d'autres. Moi, je suis là, comme toujours. Assise, seule. A une maudite table, d'un maudit café, d'une maudite ville. Je, oui, je suis maudite.

Mon cher Jacques, vous qui êtes le suprême, celui dont tous demandent l'avis. Un président qui sait ce que pense un pauvre femme, qui a une pauvre vie, dans une pauvre ville.

Je vous demande, à vous, parce que je ne veux pas que tous croient que je me suicide, bêtement. Non, je veux vous demander de me laisser voguer au loin, dans les couloirs de l'infini. Je vous demande le droit de mourir...

Merci et adieu.

## Mention Spéciale pour son humour David CAVIC (St-Prix)

### Mon Dieu

Je vous écris pour vous demander pourquoi il y a tant de misère dans le monde. Notamment, moi, je suis vraiment malheureux de ne pas avoir de moto. Tout le monde en a une, sauf moi ! On ne peut pas dire que je ne la mérite pas : je travaille bien et ne suis pas trop perturbateur. Une petite moto, pas trop chère et qui a fière allure, ce n'est pas trop demander !

Vous savez, on n'est que six milliards d'hommes sur cette planète, donc une petite moto tombée du ciel, rien que pour moi, un sur six milliards, ce n'est rien du tout ! Ou sinon, dites aux Américains de m'envoyer une ! Ils perdraient moins d'argent en m'envoyant une petite Harley-Davidson qu'en envoyant des bombes sur l'Irak et tueraient moins de personnes.

J'espère que vous lirez ma lettre et que vous ne m'oubliez pas, comme toutes les autres personnes qui prient et croient en vous.



**Un de vos croyants malheureux, qui pense que beaucoup trop de gens vous négligent.**

# LECTION ADULTES : INEMES & FIORIED

**L**ieux de confinement et néanmoins de brassage social, les transports en commun véhiculent tous les fantasmes, toutes les représentations de notre société.angoisses, désirs et répulsions sont chaque jour au rendez-vous...

Le ton est donné par *Le signe* (Véronique JAILLETTE): « Le métro, c'est rien qu'une énorme bête tentaculaire, lovée dans un boyau sans fin et soufflant sur les petits humains son haleine chargée. Seulement, c'est pas un monstre méchant. Juste bruyant et sale, et beaucoup de paumés trouvent refuge dans son antre chaud. Il charrie dans l'inextricable fouillis de ses intestins un chyle humain malléable, malaxable, broyable à l'infini ». Et de noter : « La tête que font les gens, ça me renseigne sur l'état général de la société. »

## L'enfer, c'est les autres

Et cette société a des allures de lutte pour la survie où le vernis social menace sans cesse de se craqueler. « Il faut monter coûte que coûte. Des milliers d'années d'évolution ne font pas long feu face à un tel enjeu. Alors, on sert les dents. On joue du coude. On bouscule, on est bousculé. Au passage, on râle, on ronchonne, on s'invective dans une cohue indescrivable. Tout ça, pour finir compressé, dans un coin de la rame, entre un parfum bon marché et une eau de toilette pour homme sensée rendre les filles ivres de désir » (*Cinq minutes et quelque*, Laurent DUCASTEL). « Maladie parisienne. Aux heures d'affluence, chacun s'évertue, oubliant les règles élémentaires de la courtoisie et de la politesse, à bousculer et jouer des coudes, afin de monter à tout prix dans le premier wagon qui se présente » (*Ouverture automatique*, Alain ROCHE). « Les gens revenaient du boulot fatigués, stressés, tristes ; ils se bouscuaient pour monter dans le wagon, se plongeaient dans leur livre, ou, le regard vide, dans l'absence de pensée » (*RER D*, Laurent TANGUY, Côtes d'Armor). « Les indifférences s'observaient, les fatigues se partageaient sans compter » (*Des fleurs jaunes et bleues*, Michel LUCARELLI). Cette vision pessimiste est parfois battue en brèche. Dans *Une petite musique dans un jardin* (Caroline CLAUDE), une panne de RER donne lieu à une fraternisation générale. Autres pannes, autres directions. Dans *Fond de tunnel* (Hélène TOUTAIN), le « méchant » du groupe qui attend les secours n'est autre qu'un agent de la SNCF... Dans *Arrêt définitif* (Delphine ROTONDI), les voyageurs se dévoilent, avec leur générosité ou leurs faiblesses. Mais tous seront enlevés et clonés par des extraterrestres. La narratrice est l'une de ces *alliés*...

La violence à l'état pur - et bien terrestre - est mise en scène par plusieurs textes. Dans *Rencontre du troisième type* (Philippe VESSEREAU), un homme de petite taille (surnommé Mickey) est agressé par des voyous

aux masques de personnages de Disney. Dans *Le Signe*, deux jeunes noirs sont pris à partie par deux militants racistes. *Le dernier wagon* (Sandrine BETTINELLI) rappelle dans un style sobre et dépouillé que, durant la guerre, le wagon de queue du métro était réservé aux Juifs.

L'écriture peut fournir l'occasion de régler des comptes parfois anciens. « Il y a beaucoup de monde dans ce métro. La foule quotidienne des salariés augmentée d'un aréopage de profs qui ne trouvent rien de mieux, un jour de repos, que d'aller manifester une fois de plus dans les rues de Paris, on ne sait même pas pourquoi ! » s'exclame le narrateur qui se souvient avoir été amoureux, enfant, de sa maîtresse d'école. (*Erreur, R...*, Jean-Luc GRANDNE).



Quant à l'art de ne pas se laisser marcher sur les pieds, il prend parfois des allures de luttes des classes. Telle cette vision inattendue de la hiérarchie sociale, perceptible au ras du sol. « La foule compacte avançait en piétinant. Les semelles crêpe et les baskets évitaient les talons hauts, eux-mêmes se défiant des godillots qui ne craignaient personne. Cette hiérarchie implicite favorisait la progression des usagers tout en maintenant l'ordre et la cohésion grégaire (*A suivre*, Ludovic FAURE) ».

L'enfer, c'est aussi la solitude et le désarroi de l'homme qui a tout perdu. Dans le très beau *Coup de pouce* (Jean-Claude LALUMIERE), un SDF raconte son désespoir de ne plus pouvoir téléphoner à sa petite fille pour lui dire bonsoir. Il revit les étapes de sa déchéance, la séparation d'avec sa femme, l'asile, les foyers, son envie de pousser les gens sous le métro. Tension psychologique forte également dans *L'Appel* (Philippe RE-NAUD), récit dans lequel une femme battue par son mari ne doit son salut qu'à un téléphone portable et à la solidarité féminine.

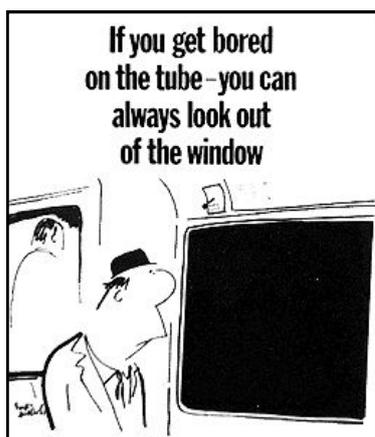
## Animalisation

Certains osent des comparaisons avec le monde des insectes ou celui des créatures aquatiques, dont la tendance à vivre en colonies est connue. Les usagers du RER ou du métro y sont décrits comme les membres indifférenciés d'un collectif mû par les mécanismes généraux propres à leur espèce. « Un flux ininterrompu de personnes plus ou moins pressées et stressées, pareilles à des fourmis affairées (...). Un mouvement régulier... Uniforme et triste... Gris souris » (*Châtelet-les-Halles, tout le monde descend*, Lilian IGUENANE). « Nous

sommes tous bien calés les uns contre les autres : un banc de posidonies accroché au fond de l'eau, se balançant suivant le sens des vagues, à chaque ralentissement, à chaque départ » (*Itinéraire les yeux fermés*, p.31). « Comme un banc de sardines, la foule est mon berceau » (*Entre Orange et Graffitis*, Joëlle RICHERT)

### Regards

Entre les voyageurs, les regards s'échangent, chargés d'indifférence, d'animosité ou d'espoir. « On regarde des centaines de visages, sans jamais s'en souvenir le lendemain. (*Somnium*, Daniel COHEN) ». Ses grands yeux noirs se promenaient sur les visages comme une soie déroulée (*Le lapin rose*, p.34). « Nos regards se croisent. Je t'accroche et te supplie, fais moi de la place, juste un peu de place. Ouvre les barreaux de ma cage. (*Entre Orange et Graffitis*). « Je l'avais longuement fixée et ses yeux verts avaient fini par croiser les miens. Aussitôt, j'avais prestement détourné le regard comme on retire la main d'un plat brûlant, tout comme si mes yeux s'étaient instantanément consumés dans les siens » (*Correspondance avec L. Pierre-Emmanuel BOET*, de Lille).



Si vous vous ennuyez dans le métro, vous pouvez toujours regarder par la fenêtre

On se regarde donc. On lit aussi beaucoup dans les transports en commun. Souvent, par-dessus les épaules ou à l'envers. « Elle leva les yeux du journal de sa voisine pour observer les gens agglutinés autour d'elle » (*La main dans le sac*, Christel FASSA). « Hem ! » fait l'homme au chapeau assis sur le strapontin à côté, scandalisé qu'Antoine lise son journal par-dessus son épaule » (*Le Minotaure*, Paul COUAILLER, de Laon). « Machinalement, Jean-Pierre lut à l'envers le titre du livre que son vis-à-vis, une jeune femme, tenait entre ses mains, *Le langage des fleurs du temps jadis*. Sûrement une personne qui aimait la poésie. » (*Coups de foudre sur la ligne*, Sandrine BACKX-BRONDEAU). Certains sont sur une ligne diamétralement opposée : « Je détestais les livres. Ils sont à l'homme ce que l'homme est à l'univers. Une malencontreuse erreur. » (*Concerto pour train russe...*, voir page 38).

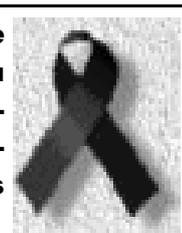
On lit aussi dans les pensées des autres ! On communique par **télépathie**. Ainsi dans *Une voix sur une voie* (Astrid PILLE), au titre bien trouvé. Ou dans la nouvelle n°88 sans titre d'Anne-Marie RASTEL où Lila fait la connaissance d'Ali. Ou encore, dans *Dispute dans le métro* (Marie-Hélène GAUTIER) et *Télépathe épate* (Valérie FOUSSIER). Le héros de *Méfiez-vous* (Philippe MAKLES) découvre son pouvoir personnel de transmission de pensée et termine par ce conseil : « Méfiez-vous et pensez tout bas ! ». Avertissement à méditer par la narratrice de *Don* (Frédéric SALEM) qui avoue : « Moi, je suis bavarde en pensée »

### Attentats

L'angoisse de l'attentat fut un thème récurrent, repris par de nombreux concurrents. Selon les auteurs, les réactions des personnages sont fort différentes. Dans *Ligne de Mire* (Patricia CHAUVIN-GLONNEAU), titre dont le double sens se découvre à la fin du récit, un jeune homosexuel, croyant sa dernière heure arrivée, embrasse une femme pour la première fois. Dans *Hadès, toutes gares de Pereire-Levallois à l'Enfer* (Marc et Camille LAMY), une jeune femme se demande avec effroi si elle n'est pas responsable de la série d'attentats qui se produit sur sa ligne de RER.

Dans *Encore un tramway nommé désir...* » (Caroline MATHIAS, Belgique), une schizophrène veut sauver l'humanité en faisant exploser une bombe. *Mkhata* (Régis GOHIER), le jeune kabyle de Villiers-le-Bel recruté par des islamistes, s'endort dans le train où il devait commettre un attentat-suicide. Il rêve de livres et de femmes. A son réveil, seul dans le train déserté, il accomplira sa funeste mission et ne fera sauter que lui-même...

**Comment ne pas rendre hommage ici aux victimes des attentats du 11 mars à Madrid, mortes ou blessées en prenant leur train, un matin ordinaire ? Ne laissons pas triompher les barbares !**



L'intrigue de *Dernier wagon* (Jean-Louis NOGARO) se concentre autour d'une valise abandonnée. A l'intérieur, mélange de poésie et de cruauté, un rouge-gorge mais aussi une bombe... *Xulu* (Barbara CHAUDEY), à l'inquiétante valeur prophétique, met en scène un clochard qui permet l'arrestation d'un terroriste. On veut le décorer, il refuse... On finit par le *piquer* comme asocial.

### Transports peu communs

Bassens avait chanté les orages qui précipitent les femmes dans les bras masculins. *Coups de foudre sur la ligne* - titre au double sens évident - commence par un orage qui s'abat sur Ermont et se termine par un mariage. On y lève son verre en l'honneur de Denis Papin

et la pièce montée a la forme d'un wagon en nougatine... On peut donc trouver son bonheur et même sa vocation dans les transports ! A preuve, la nouvelle de Cyril CUSEY, sans titre elle non plus (un acte manqué peut-être...) : « C'était dans cet univers étrange mêlé de sons, de couleurs diverses et d'odeurs qu'elle avait trouvé sa vocation de psychanalyste ».



Dans la nouvelle précédente, *Eloignez-vous de la bordure du quai* (page 16), le héros se met à dérailler et s'allonge sur un divan, sous le regard ironique du narrateur. « Pour la bonne marche de son analyse, il s'appliquait à filer la métaphore ferroviaire, à suivre les aiguillages incertains de ses pensées, à rechercher le bagage égaré de son inconscient ». Dépressif à la suite d'un chagrin d'amour, le personnage de *Le train de 18h30... n'arrivera pas* (Christophe DENHEZ), a une solution beaucoup plus radicale : il se jette sous un TGV, offrant un exemple de ce que les autorités qualifient pudiquement d'« accident de personne ».

### Portraits

Souvent imposés par le travail, les déplacements en transports en commun suscitent l'observation d'autrui, ce qui donne lieu à des portraits la plupart du temps sans complaisance. Chacun lit dans l'autre son propre ennui, son propre désenchantement. « Chaque jour, la contemplation de visages apathiques, indifférents, irrités, l'attristait au plus haut point. Aussi, elle ne rêvait que de mer et de plage de sable fin dans le RER. » (*Une petite musique dans un jardin*, Caroline CLAUDE). « Les mêmes personnes ayant l'air de véritables zombies, semblaient détester ce qu'ils font et où ils vont, croisant les gens sans même prendre le temps de les voir. (...) Toutes ces personnes se comportaient comme des robots programmés à exécuter les mêmes tâches sans rien dire » (*Arrêt définitif*). « L'ombre de l'ennui se déplace avec aisance dans ce RER. Au gré des arrêts, déambule cet ennui, dans le silence des voix et l'ignorance. Aucun regard ne se croise. Que pensent tous ces visages ? Suis-je issu d'un peuple sourd ? » (*Entre Orange et Graffitis*).

Certains auteurs, en proie à une jubilation peut-être libératrice, ont la plume davantage acérée. « Elle se retrouvait coincée entre un malabar velu, une Africaine bon teint aux formes rebondies et un jeune cadre dyna-

mique à la glotte protubérante, particulièrement agitée. (...) Elle zappa sur quelques regards puis s'arrêta sur les mains. Il en existe de toutes formes : des longues, des trapues, des fines ; de toutes qualités : rugueuses, calleuses, douces, lisses ou ridées ; de toutes conditions aussi : travailleuses ou oisives, c'est selon, et enfin de toutes couleurs : blanches, roses, rouges ou brunes. Infinité de mains, formidable diversité de la nature humaine. (*Bestiaire*, Hélène KAH). « Une secousse brutale secoue tout un petit univers autour d'Antoine, le grand bouton-neux à l'œil sombre, la vieille dame anguleuse au sourire rêveur, et même la jolie blonde au col roulé » (*Le Minotaure*).

On s'amuse parfois à frôler le cliché. Dans *La main dans le sac* – titre au double sens savoureux – « une vieille femme lisait un journal religieux. On voyait bien que sa tenue avait autrefois formé un ensemble élégant, aujourd'hui terne et vieillot. Ses mains déformées par l'arthrose, à la peau tellement pâlie par le temps qu'elle en devenait transparente, tremblaient sur « La vie catholique ». Un peu plus loin, deux femmes très grosses « jacassaient » et leur portrait est fort peu charitable ! Pas plus amène, mais délicieusement assassine, cette description d'une voyageuse : « Avec une langue aussi acerbe, elle avait tout de même osé se fagoter d'un innocent et juvénile ensemble poussin, insultant de ce fait les yeux qui se posaient sur elle, le couturier qui avait conçu ce tailleur pour de douces et jolies jeunes filles et tous les poussins qui désormais auraient honte de leur duvet » (*Mauvais pressentiment*, Marjorie MOULINEUF). Les accessoires du quotidien portent eux aussi la marque des désillusions humaines : « J'avais pour unique bagage et compagnon du moment un sac à main fidèle mais à la mine légitimement harassée par cette journée passée entre un « demi ministre » résolument taciturne, un vain courant d'air, une agitation et quelques cancans aussi peu crédibles que sont nombreux les soupirs recensés dans une entreprise en période aoûtienne... (*Un usager peut en cacher un autre !* Jeannette CARDINAUD).

### Odeurs

À la pression des corps et des regards s'ajoute celle de l'odorat. Exaspération et malaise sont encore au rendez-vous. « Elle respira un parfum enivrant et frais à la fois qu'elle ne reconnut pas. Etrange, nous sentons tous plus ou moins la sueur suivant notre déodorant et lui paraît frais comme un gardénia... » (*Brève rencontre*, Sylvie THIERRY). « Quand il avait plu dans la journée, il se dégageait dans le wagon une odeur fétide de vestes et de cheveux mouillés, quand il avait fait chaud, c'était le fumet acide de la transpiration qui envahissait nos narines » (*RER D*). Imaginez donc ce que devient le métro lorsque ses passagers se métamorphosent en animaux de toutes sortes, comme dans *La loi de la jungle*, le récit enjoué et bien écrit de Jean-Eric VANNIUWENBOURG.

Il est possible d'identifier, comme avec les chaussures, les diverses catégories sociales. « Il pouvait discerner dans les différentes effluves qui lui parvenaient le parfum

subtile de la femme du monde, celui trop sucré du parvenu, l'après-rasage bon marché de l'employé, la sueur rassurante de l'ouvrier mais surtout l'odeur âcre de la peur du pickpocket et celle nauséabonde de celui qui erre dans la rue » (*Rencontre d'un troisième type*).



César Ribeaoutot (!) est « nez principal » chez un parfumeur-créateur. Embauché par la RATP en vue de la création d'une eau de toilette nommée *Transports*, il parcourt les lignes du RER, flairant et humant, tout à la recherche de l'esprit du nouveau parfum. « Effluves ferugineuses, carrelages javellisés et quelques semblants d'artichauts fétides (...). Pelage canidé humide, goudron, pelures de mandarine fraîchement jetées, vinasse, exhalaisons variées, chocolat chaud... ». Mais quand « une douceur d'embruns océaniques, de peau vanillée et de brise sablée embaume le cœur de César », il s'agit de la jeune et jolie Réunionnaise qui lui tombe soudain dans les bras... (*Transports olfactifs*, K. BOULLÉ, Côtes d'Armor)

Rien de tel qu'un aveugle pour se faire tout un cinéma des odeurs qui excitent l'imagination. « Je vais garder ces bouts de voyage en RER bien au chaud dans ma tête et mon cœur rien que pour moi, les faire revivre grâce à mes studios de cinéma personnels où la belle à l'odeur de chaleur et d'orange sera l'héroïne de chaque séquence. (*Itinéraire les yeux fermés*) ». Et de conclure avec une belle philosophie : « C'est incroyable comme une voix peut ressembler à un parfum. ». D'autres n'ont pas de ces poésies. « M'adresser à lui, c'était prendre le risque d'un dialogue à suivre et son souffle, déjà, à la hauteur de mes tempes, en disant suffisamment long sur ses activités digestives » (*La dame des quais*, Nathanaël COESTER, Rabat - Maroc)

### Rencontres éphémères

Qu'ils soient quotidiens ou exceptionnels, brefs ou interminables, les déplacements en transports en commun provoquent des désirs de rencontres décisives, des révélations aussi intenses qu'illusoires, des retrouvailles douloureuses. Dans *Brève rencontre*, un homme en costume et portant des tongs aux pieds raconte sa déchéance à une jeune femme qui a osé l'aborder. *Cinq minutes et quelque*, c'est le peu de temps qu'il faut pour tomber amoureux d'une inconnue, imaginer sa vie avec elle et... la voir descendre pour toujours à la station suivante.

Pas davantage de chance pour l'auteur de *Correspondance avec L* : elle croit que la lettre d'amour qu'il lui a glissée a été écrite par un autre... Dans *la Peau de l'éléphant* (Nathalie ROSE), la narratrice aperçoit un vieil homme pêcher entre les rails, vision furtive de son père disparu. Même thématique dans *Le Tunnel* (François

QUENOUILLES) où une mère retrouve son fils décédé. Un auteur de BD rencontre une jeune fille qui ressemble comme un double à l'héroïne qu'il a lui-même dessinée (*Ouverture automatique*). Un conducteur de la RATP amoureux se promet d'offrir - un jour - *Des Fleurs jaunes et bleues* (Michel LUCARELLI) à la jeune fille qui monte chaque soir dans son train. Poétique autant que philosophique, *La Plume* (Anita Mc GRATH) nous entraîne, le temps d'un rêve, au marché aux oiseaux grâce à un Chinois énigmatique.

Un professeur qui voyage sur la *Ligne 13* (Brigitte MENSCHING-PLAILLY) est saisi de ravissement lorsqu'une jeune Malienne - « lumière dorée dans le wagon électrique » - monte dans la rame où il est assis. « A l'appel de la gazelle métissée blanche et noire, j'ai décollé de mon strapontin bleu pétrole et j'ai galopé derrière elle à travers le Sahara, sans jamais reprendre mon souffle ». Pas de chance (est-ce à cause du numéro de la ligne ?), la belle est arrêtée par des policiers suite à un contrôle d'identité. Sort plus tragique encore pour un autre Malien, aimé d'une lycéenne - malgré son père raciste. Il veut taguer le nom de sa belle sur les murs mais *La vie déraile* (Etienne TROPE) brusquement pour ce jeune couple d'un instant... Drame similaire dans *Destins croisés* où le narrateur ne veut pas voir un homme embrasser la belle inconnue dont il s'est épris. Il apprendra dans le journal que l'homme en question n'a pas embrassé la jeune femme, mais l'a poussée sous un train...



**Merci aux lecteurs connaissant le russe de nous envoyer la traduction de ces bulles (voir aussi page 13) !**

Dans *Résonance*, (Jean-Marc LABONNE) le narrateur s'exclame : « Ô ! Vous, les femmes, quel étrange pouvoir sécrétiez-vous ? Pourquoi, le sachant parfois destructif, nous acharnons-nous, les hommes, à le boire sans peur et avec passion ? » Ce mystère l'amènera à secourir la belle Farah, qui saura le récompenser au-delà de ses espérances, avec la complicité du ... wagon.

### Terminus Jalousie

Les couples établis voient parfois leur union quitter le train-train du bonheur de façon violente. Voyage après voyage, une jeune femme finit par découvrir, depuis la fenêtre de son wagon, la trahison de son amant. Sa vengeance ridiculise l'infidèle et réjouit le lecteur. Et le titre *Aller-retour* (Sidonie BONNEC) peut être interprété selon plusieurs sens... Nadège, elle, a un *Mauvais pressentiment*. Nul doute : son mari a découvert qu'elle le trompait et c'est lui qui, ce jour-là, s'est jeté sous les roues du train qu'elle emprunte chaque soir. Prise de remords, elle n'est pas au bout de ses surprises. Il faudra bien que quelqu'un paie sa désillusion ! Dans *RER D*,

un homme marié confie à sa femme la passion qu'il éprouve pour une jeune voyageuse inconnue. Sa femme le quitte et la jeune fille disparaît également...

### Pubs, TV réalité

Certains récits mettent en accusation la présence ob-  
sédante des médias dans notre société contempo-  
raine. Dans *Le Minotaure*, la police et les pompiers lan-  
cent une vaste opération d'éradication des affiches de  
publicité qui rendent fous les voyageurs. Ce qui n'est pas  
sans rappeler les campagnes menées actuellement dans

les stations du  
métro par les  
« Réseaux anti-  
pub » ou les  
militants du  
mouvement  
Résistance à  
l'Aggression Pu-  
blicitaire, dont  
les membres font actuellement l'objet d'un procès.



Point de vue opposé dans *Le signe* à propos des af-  
fiches sur les murs du métro : « Quelle surface gé-  
niale pour s'exprimer ! Y a des mecs qui ne peuvent pas  
s'empêcher de venir y balancer leurs non-dits, comme ils  
jetteraient leur semence en une éjaculation timide, vio-  
lente ou obscène ». Les rapports entre la créatrice publi-  
citaire, son « produit » qui s'étale sur les murs des sta-  
tions et les voyageurs sont astucieusement imaginés dans  
*La dame des quais*. *Transporté pour tuer* (Séverine QUIL-  
LATEAU) déroule une série de meurtres et d'agressions  
dans le cadre d'un jeu « vidéo ». *La Bête* (Philippe  
AESCHELMANN, du Doubs) met en scène la vengeance

ra-  
l a  
té.  
d i c a l e  
imaginée  
par une  
victime de  
télé réali-



### Musique

A l'heure des baladeurs, la musique et la chanson ac-  
compagnent les voyageurs et s'accordent à leurs  
états d'âme du moment. *Ce métro rempli de noyé*  
(Philippe DENIS-GHESQUIERS) a pour sous-titre *Hom-  
mage à Jacques Brel*. L'homme aux yeux mouillés de la

nouvelle 86 (Cyril CUSEY) « se mit à chanter, d'une voix  
qui aurait fait pâlir d'envie des Stars d'Académie et  
autres pompes à fric, une chanson de Brassens ». La ser-  
vante Babaïev du *Concerto russe*... chantonne du Milène  
Farmer. La narratrice de *Rail et déraille* (Dominique GUÉ-  
RIN, de Tours) se lève à l'aube avec Bénabar « en fond  
sonore tristounet ». A l'opposé, « nos corps tanguent au  
rythme des wagons. En fond sonore, une musique douce.  
Kyo, je te vends mon âme ». (*Entre orange et graffitis*).  
Persuadé d'assister au concert privé et confidentiel du  
groupe Placebo, le héros d'*Une fin amère* (Christophe  
RAINAUT) a rendez-vous dans les sous-sols de la station  
Invalides et cette atmosphère mystérieuse fait jaillir une  
série de références cinématographiques et musicales. Le  
jeune terroriste de *Mkhatâ* rêve sur des paroles qui ne  
sont pas sans rappeler Jacques Higelin. Théo, le chanteur  
de *Lapin rose*, évoque le groupe « célèbre » des *Mix  
Street*.

### Clin d'œil au sujet

Certains ont l'audace (très bien venue d'ailleurs) de  
souligner l'aspect paradoxal du sujet ! Ironie du  
sort, ce fut le cas de la première nouvelle reçue... « Il ré-  
péta à mi-voix : « Il y avait beaucoup de monde dans le  
RER vers six heures du soir ». Et donc il s'agissait de bro-  
der une histoire à partir de ce constat : il y avait beau-  
coup de monde dans le RER, ce qui n'avait rien d'éton-  
nant vu l'heure... Autre exigence du concours, ladite  
nouvelle devra comporter « peu de personnages » (...) Une  
gageure : peu de personnages, voyez-vous ça, dans  
ce RER de six heures du soir où il y avait - sic - beaucoup  
de monde... » (*Serait un train*, Roland FEVROT).

Plus rageur : « Il y avait beaucoup de monde dans le  
TGV Atlantique vers six heures du soir ! Comme si  
c'était l'annonce du siècle ! Dire que je paie ma rede-  
vance pour entendre le même blabla télévisuel à chaque  
fois que les vacances scolaires reviennent sur le tapis...  
(...) Il y a beaucoup de monde dans le bus n°5 vers six  
heures du matin [bus que prend la narratrice pour se  
rendre à son travail]. Mais je doute que ça fasse la une du  
Journal Télévisé ! (*Rail et déraille*).

Enfin, comment ne pas sourire au bon sens de la re-  
marque suivante :  
« Quand il y a beaucoup de monde dans le métro vers  
dix-huit heures, personne ne remarque rien ou ne veut  
rien remarquer, personne n'est d'ailleurs là pour  
ça » (*Correspondance avec L,108-1*) ? Heureusement,  
les candidats n'ont pas tous pensé ainsi, le concours au-  
rait tourné court !



A tous merci ! Et, en at-  
tendant le concours  
2004, pourquoi ne pas relire

# ACTION

## Sas

## 1er PRIX

Il y avait beaucoup de monde dans le train vers 6 heures du soir, c'était donc le moment idéal. Ils le savaient. L'heure de la vengeance approchait et tous rumaient leur rancœur dans une Beauce au ciel azuré, la haine aux tripes. Trop de leurs rejetons étaient déjà morts happés par ce fichu TGV, toujours de la même manière avec le même espoir, celui d'apercevoir des passagers derrière les hublots. Pendant une fraction de seconde les insoucients devaient voir très distinctement quelques visages grimaçants. Ensuite, leurs corps disparaissaient sous les rails. Cela ne faisait presque aucun bruit, juste une très légère détonation. Après, il n'y avait plus rien, tout était calme à nouveau. Alors hier, quand un groupe de trois petiots s'était évaporé dans une pulvérisation de sang, cela avait été la goutte d'eau en trop. Quelqu'un s'était écrié *No pasaran !* Tous avaient repris à l'unisson : *No pasaran ! No pasaran !* Une façon de dire qu'ils voulaient mettre fin au carnage. *No pasaran !* leur seule et unique obsession. *No pasaran !* Dussent-ils pour cela faire couler le sang, dusse leur acte n'être jamais vraiment compris, dussent beaucoup d'autres choses encore... Mais l'heure approchait maintenant.

...  
**18h14.** Le TGV 4030 quittait la gare Lyon Perrache. En tête de train, un homme vêtu d'un complet gris jouissait d'un wagon première classe désert. Intérieurement, il s'amusait de voir des gens s'agiter dans le compartiment de seconde classe bondé. Derrière la vitre de séparation, des hommes et des femmes, socialement inférieurs, voyageaient comme des bêtes dans une atmosphère qu'il devinait fauve. Lui se sentait ni plus ni moins que très satisfait par son haut statut. D'ailleurs, il avait quitté ses Weston en vachette pleine fleur et posé ses pieds sur la banquette avant de s'assoupir. Ses chaussettes en soie noire luisaient au niveau du gros pouce, là où les fibres étaient le plus tendues. Étrangement, l'homme faisait souvent le rêve qu'il était pauvre et que, dans une brasserie, on lui refusait une coupe de mousse au chocolat. Le garçon lui disait avec un air affecté « *J'ai peur M. Weragut que ceci soit de trop pour votre bourse* ». Alors, inquiet, il plongeait ses mains dans des poches trouées n'y rencontrant rien d'autre que la chaleur de son sexe qui palpitait au fond. Il refaisait ce rêve presque chaque soir dans son wagon première classe du TGV de 18h14, un wagon qu'il réservait à son usage exclusif pour quelques centaines de milliers d'euros par an.

Cette fois ci, pour la première fois, M. Weragut rêvait qu'il était un train lancé à pleine vitesse et que l'air s'engouffrait dans son nez orange et fuselé.

Atchoum ! Atchhoum ! Il se réveilla en éternuant par deux fois, le corps parcouru par un long frisson. Une rotule d'aération du plafonnier pulsait un jet d'air glacé sur ses cheveux rares qui ondulaient calmement. A leurs racines, le crane était froid comme l'esprit hautain des élites.

...

**18h25.** Le train serait là dans un quart d'heure. Les maquisards arrivaient encore, la plupart camouflés de noir et de blanc. Ils étaient désormais assez nombreux. De quoi faire de leur action une véritable déclaration politique. *Ils allaient voir ce qu'ils allaient voir*, avait dit l'un d'entre eux. Un autre, au treillis couleur terre, était persuadé qu'ils rentreraient dans l'histoire comme le Che ou Gandhi et qu'après eux tout serait très différent.

## Thomas EMRANN (94 - Issy-les-Moulineaux)

M. Weragut avait décidé de prendre le taureau par les cornes. Les cornes étaient celles de son épouse. Il les lui avait plantées dans le dos en se jetant entre les cuisses d'autres femmes. Un désir impérieux le dépossédait malgré lui de son libre arbitre. Ce soir, il pénétrerait Joséphine Weragut une dernière fois. Au moment de jouir, il crierait un autre nom, celui de sa secrétaire ou celui de sa concierge, peut-être. Une façon comme une autre de lui dire adieu.

L'après midi même, il avait mis le feu à son usine. Une façon de cesser son activité définitivement. Pourtant, l'entreprise fonctionnait bien et rapportait beaucoup. Son bureau était spacieux. Par une large baie vitrée on voyait les ouvriers travailler. Devant le brasier, M. Weragut repensa au jour où il avait aperçu son frère dans un wagon seconde classe, à ce jour où il avait feint de ne pas le reconnaître. Une vitre les séparait. L'idée lui vint, absurde, qu'il était dans un aquarium plein d'eau.

...

**18h30.** M. Weragut gagna le wagon restauration. Il revint avec un sandwich jambon fromage à 18h45. Quelques minutes plus tard, un garçon lui en apporta deux autres tout chauds puis repartit chercher la mousse au chocolat qu'il avait oubliée.

A 18 h 50, une personne du wagon seconde se coua la porte du sas avec énergie. Elle ne céda pas. Il semblait bien que l'homme avait faim et qu'il voulait gagner la voiture restauration. M. Weragut savourait la situation, la bouche pleine d'un chausson au surimi.

Sa mousse au chocolat ne tarderait plus. Depuis presque trente ans qu'il voyageait, M. Weragut avait trouvé une petite astuce très efficace pour être tranquille. La poche intérieure de son gilet en flanelle couvrait une petite clef anglaise calibre 12. Il suffisait d'un quart de tour d'un petit écrou et la porte pneumatique était verrouillée solidement. Même sous la pression des corps, entassés les jours d'affluence, ce rempart de verre était toujours resté d'une incroyable résistance. Il faut dire que M. Weragut aimait beaucoup la Beauce et les compartiments calmes. Un jour, avant qu'il ait eu recours à cette stratégie, un homme du peuple s'était assis sur la veste de son costume, une autre fois, une sottise avait renversé un Schwepps dessus. Maintenant, la veste avait un siège pour elle seule comme l'attaché case d'ailleurs. Derrière le sas, en seconde classe, commençait une chorale où beuglaient vaux et moutons. M. Weragut les regardait suer.

A 18h55, M. Weragut se surprit à faire coucou à un enfant qui, de l'autre côté, grimaçait comme un demeuré et collait son visage laiteux à la vitre. C'était la première fois qu'il avait envie d'ouvrir le sas. L'enfant aurait pu venir jouer avec ses petites voitures sur la moquette épaisse de son wagon. Il lui émietterait un peu de pain dans sa main. Et puis, il pourrait aussi lui donner ses chaussures pour qu'il s'amuse à les cirer. Le problème, il le savait, viendrait des parents lesquels feraient inmanquablement du bruit avec leur bouche. Il lâcha la clef qui glissa dans sa poche avec un petit bruissement satiné puis détourna la tête vers l'immensité des plaines. Un homme venait de mettre une claque au gamin. Le père sans doute. Les pleurs de l'enfant parvenaient étouffés.

...

**18h59.** Ils étaient prêts, unis par les humiliations qu'ils avaient toujours endurées docilement. Les coups de trique sur le dos et puis, aussi, tous ces frustes paysans qui venaient, chaque jour, peloter leurs filles et leurs compagnes. Maintenant ils se dressaient, fiers toréadors, le torse bombé prêt à repousser l'assaut de la machine qui se jetait contre eux, tête baissée, à quelque 200 km/h. A 19h00, ils pensèrent une dernière fois : *No pasaran !* Peut-être que certains d'entre eux y croyaient encore.

...

**A**près le choc, le train s'est couché dans la Beauce avec des gerbes de terre et de feu, creusant un sillon profond. 19 h 02. Beaucoup de cris s'élevaient. Beaucoup de fumée aussi. Partout. Partout l'odeur de nourriture. Le wagon restauration avait brûlé déjà, avec son stock de quiches lorraines, de chaussons au surimi et d'autres sandwiches. Il devait y avoir aussi des tournedos et des cœurs de rumsteck.

M. Weragut ne put se déplier. La banquette s'était rabattue sur lui, allumant dans son flanc une douleur aiguë. Ses chaussures avaient été projetées plus loin. L'une d'elle, poisson mort, gisait la semelle

en l'air. Il aurait fallu la faire ressemeler. Cette idée le rendit triste. Impossible de bouger. Il pensa à sa femme qu'il voulait quitter depuis si longtemps. Et puis, il vit encore les traces qu'il avait laissées l'enfant sur la vitre. Ensuite, la fumée est devenue plus dense. Des gens tentaient d'ouvrir le sas mais il restait d'une incroyable résistance. M. Weragut pensa à sa mousse au chocolat qu'il avait commandée et qu'il n'aurait pas. Qu'importe, il n'en avait plus envie, d'ailleurs il n'avait jamais vraiment aimé ni la mousse ni le chocolat.

...

Quand les pompiers arrivèrent avec leurs grosses haches, M. Weragut rêvait qu'il n'était plus un train mais autre chose de très très personnel. Ensuite, il ne rêvait plus du tout. Son corps était calciné. Seule une petite pièce de métal brillait, fichée dedans. *Perforation intercostale* a diagnostiqué l'adjudant chef. Un autre type répétait des phrases qu'il entrecoupait de claques fermes. *Ne dormez pas monsieur ! Restez avec nous ! Combien j'ai de doigts, monsieur ?* Les yeux étaient bien ouverts mais ils ne voyaient plus les mains qu'agitait ce pompier de seconde classe. M. Weragut n'était déjà plus là.

...

**S**uite au déraillement du TGV 4030 qui fit une vingtaine de morts et une cinquantaine de blessés, la direction de la SNCF prit des mesures concrètes. Des rambardes de sécurité furent bientôt disposés sur l'ensemble du réseau ferroviaire grande vitesse pour empêcher qu'à l'avenir le bétail ne provoque à nouveau une telle catastrophe.

Un zoologue interrogé pour l'édition nationale du journal apporta son éclairage. L'hypothèse d'un suicide de groupe chez les mâles bovins lui semblait demander d'être prise au sérieux.

Le ministre de l'agriculture a demandé, au motif du principe de précaution, que l'ensemble du cheptel en contact avec les taureaux fous qui s'étaient précipités sous le TGV 4030 soit abattu puis incinéré. Après examen, il semble que ces bêtes suicidaires étaient originaires d'Asturies en Espagne. L'affaire qu'on appellerait *Guernica de la Beauce* ne faisait que commencer.

**M**adame Weragut alluma sa télé. Un homme pleurait, rougeaud. Il avait perdu tout son troupeau. D'une pression de télécommande, Joséphine fit disparaître l'agriculteur et ses récriminations qu'elle devinait adressées à la mondialisation, aux OGM et à l'Amérique de Georges Bush. Ensuite, la France apparut pleine de petits soleils. La météo était bonne. Demain samedi, il ferait beau. L'occasion d'aller avec son mari en Normandie où ils possédaient une grande propriété. L'occasion surtout de parler. Ces derniers temps, elle sentait son couple plus fragile. Elle regarda sa montre, son époux serait là d'ici peu. Elle avait encore le temps de prendre un bain. Sa façon à elle d'être belle et de sentir bon.

## Eloignez-vous de la bordure du quai...

## 2ème PRIX

Il y avait beaucoup de monde, dans le train, vers six heures du soir. Jacques laissa passer la foule et attendit que retentisse dans la gare le signal familial.

- *Dong-dong-dong ! Votre attention, s'il vous plaît ! Le TGV 6429 à destination de Lyon-Part-Dieu, partira à 18h00, voie C. Ce train n'est accessible qu'aux voyageurs ayant réservé leur billet. Nous rappelons aux personnes accompagnant les voyageurs qu'elles ne doivent pas monter dans les voitures.*

C'était la même chose chaque soir. Jacques prit sa respiration et s'avança vers le marchepied. La même chose, chaque soir. Avancer le pied droit et se hisser sur la première marche. En une seule fois. Voilà. Pied gauche à présent. Garder le même souffle. C'est fait. Encore le pied droit... on y est. Jacques se redressa et s'autorisa à expirer, lentement. Pour la dixième fois, il contrôla son billet. Voiture 7, place 24. D'un mouvement d'épaule, il écarta la porte coulissante et marcha jusqu'à sa place. Dix minutes plus tard, lorsque le T.G.V. quitta la gare, il dormait.

C'était la même chose chaque matin. Jacques Beyler, obscur cadre d'une obscure multinationale prenait le T.G.V. Toujours le même T.G.V. dans la même gare, sur le même quai. Immuable. Il venait avec cinq ou six minutes d'avance, pas plus. Juste assez tôt pour se positionner sur le quai, avant l'arrivée du train. Il marchait jusqu'au repère, s'appliquait à poser ses pieds, bien parallèles, à l'endroit précis où la porte de son wagon était supposée ouvrir. Voiture 7, repère G. Il attendait. D'un mouvement du poignet, à peine perceptible, il imprimait à sa mallette une oscillation régulière, comme pour bercer les documents qu'elle abritait. Il se sentait bien. Il avait le sentiment étrange d'appartenir à une élite, celle qui possède savoir et pouvoir car elle a le courage de se lever tôt. D'où tenait-il cette idée ? Il l'ignorait. Mais parce que cette gare était quasi déserte, vers 6H00, il se sentait un être à part, voué à la fortune des lève-tôt. Il éprouvait un mélange de compassion et de mépris envers les autres, tous les autres, noctambules rattrapés par le sommeil, feignants qui retardaient, sous la couette, le moment d'offrir au monde leur force de travail, oisifs guettés par d'innommables vices. Une sorte de fierté l'envahissait, tandis qu'il patientait, sur le quai, sanglé dans son costume impeccable. Ce costume lui allait si bien qu'il l'avait commandé en cinq exemplaires. Quatre gris foncé, ornés de fines rayures ton sur ton, et un gris clair, pour le vendredi car il s'accordait ce jour là un peu plus de décontraction. Ses cravates provenaient d'une boutique élégante, ses chemises blanches auraient fait pâlir la Mère Denis. Ce n'était pas lui qui s'en occupait, il ne fallait pas exagé-

rer. Lui son boulot, c'était de prendre le train. Celui de 6H00. Wagon non fumeur. L'été côté fenêtre, à cause de la clim. L'hiver côté couloir, à cause de... la clim. C'était comme ça depuis toujours. A peine installé dans le train, Jacques somnolait. A l'instar des autres cadres costumés et rasés de près qui partageaient son wagon, il posait sa mallette entre ses jambes, glissait sa pochette SNCF dans le filet du siège, bien en vue du contrôleur et fermait les yeux. Alors que le train s'ébranlait, la voix dudit contrôleur résonnait dans les haut-parleurs. *Mesdames, Messieurs, bienvenue à bord du TGV 4612 à destination de Paris-Gare de Lyon. Nous vous rappelons que ce TGV n'est accessible qu'aux voyageurs ayant réservé leur place. Pour tous vos déplacements dans le train, nous vous recommandons de vous munir de votre titre de transport.*

### Françoise GUERIN (69 - Meyzieu)

Jacques s'enfonçait un peu plus dans le siège et le sommeil. Habituellement, vingt minutes plus tard, un autre message le faisait sursauter. *Mesdames, Messieurs, la Compagnie des Wagons-Lits vous souhaite un agréable voyage et vous rappelle qu'un service de restauration vous attend à la voiture 8. Vous y trouverez un large choix de boissons chaudes et froides ainsi que des viennoiseries à consommer sur place ou à emporter.* Ensuite, en principe, c'était tranquille jusqu'à Paris. Un silence de bon aloi s'étendait sur le wagon. Les paupières devenaient lourdes, les têtes do-delaient. Parfois, un rire, une conversation, une sonnerie de portable. C'étaient des touristes, assurément. Leur excitation les trahissait. Ils consultaient leurs plans de métro avec appréhension et trouvaient judicieux d'annoncer à la terre entière « Allo ? Oui, je suis dans le TVG, là... Je monte à Paris... » Jacques entrouvrait une paupière agacée. Il n'y a bien que les provinciaux qui *montent* à Paris. Pour lui, pour les journaliers gris aux mallettes ad hoc, il y avait longtemps qu'il ne s'agissait plus de monter ou de descendre. Jacques fermait les yeux, replongeait. Ce voyage était une parenthèse qui s'ouvrait sur sa vie parisienne. A moins qu'elle ne se ferme sur sa vie lyonnaise, il ne savait plus, au juste, où était sa vie, sa vraie vie. Heureusement qu'il ne se posait pas la question tous les jours et qu'il prenait docilement ce train qui le menait d'une gare de Lyon à la Gare de Lyon ! De quoi devenir fou, si on n'y prenait garde... A se demander comment les touristes étrangers s'en sortaient.

Jacques se laissa aller à ses pensées. Il flottait entre deux eaux, bercé par le train. Entre deux. Entre la vie professionnelle où ses pensées personnelles n'étaient pas requises et la vie personnelle et solitaire dont il les chassait impitoyablement. Il sourit intérieu-

rement à cette idée. Le train comme espace de pensée. Le TGV, coquille infranchissable lancée à 350 km/h, était-il cet espace transitionnel rassurant où méditer devenait sans danger ? Tandis que son corps s'alourdissait dans le siège, ses pensées devenaient légères comme un parfum. Celui de ses chemises aux cols amononnés. Un parfum qui le liait à Sabine. C'était Sabine qui lavait et repassait ses chemises. Sabine n'était pas une fiancée dévouée et vouée à l'attendre mais la fille du pressing, non loin de la gare. Jacques ne partageait pas son intimité. S'il connaissait son prénom, c'est tout simplement parce qu'il était inscrit sur sa blouse... En plus, elle avait une tête à s'appeler Sabine, allez savoir pourquoi.



C'était la même chose chaque matin. Sauf ce matin... Ce matin, Jacques était en avance et piétinait avec ennui un quai balayé par la bise. Il aurait eu le temps de reprendre un peu de café... Il l'avait laissé au chaud. D'ailleurs, avait-il bien éteint la cafetière ? Le doute l'assaillit aussitôt. Et s'il l'avait laissée allumée ? En quelques secondes, les images se précipitèrent dans sa tête. La cafetière avec son petit voyant rouge éclairé qui se mettait à fumer, surchauffer, endommageant l'installation électrique. Heureusement, il y avait un fusible. Mais non, le fusible ne fonctionnait pas. Ce devait être de la mauvaise qualité. Et c'était le court circuit ! Les étincelles ! La cafetière qui explosait ! Le feu qui se propageait aux rideaux de la cuisine, dans le couloir, la cage d'escalier ! Est-ce que les pompiers allaient arriver à temps pour sauver sa voisine, la

vieille madame Marchetti ? Et pour évacuer le salon de coiffure, au rez-de-chaussée ? Pétrifié d'angoisse, Jacques fit quelques pas, regarda autour de lui. Que faire ? Courir jusque chez lui ? Mais son TGV allait arriver... On l'attendait pour la réunion de 9h00. Se calmer, d'abord, SE CALMER ! Il déambulait à présent sur le quai, à droite puis à gauche, comme si la solution résidait là, sur ce couloir de bitume coincé entre deux bordures blanches. Les voyageurs, de plus en plus nombreux, le dévisageaient, étonnés. Se calmer. Calme-toi, Jacquot, réfléchis ! Il s'arrêta, juste sur la trajectoire d'une bonne sœur chargée d'une énorme valise. Elle le contourna en maugréant, ignorant les efforts de concentration qu'il déployait, à l'instant même, pour se repasser mentalement la scène du petit déjeuner. C'est sûr, il avait dû l'éteindre machinalement, cette cafetière. Il le faisait tous les jours, cela n'avait pas pu lui échapper. C'est sûr, il l'avait fait. Il l'avait éteinte.

- Je l'ai éteinte, c'est vrai, je l'ai éteinte ! confia-t-il, fébrile, à une dame à lunettes qui le considéra avec stupeur.

Il était en sueur, le palpitant déchaîné. Il devait absolument se ressaisir avant l'arrivée du TGV. Sinon... Anxieusement, il scruta le bout du quai, là où il allait apparaître. Et c'est à cet instant précis que la « chose » se produisit.

- Gzzii ! grésillèrent les haut-parleurs au dessus de sa tête.

Affolé, Jacques chercha du regard le repère AG qui était un peu plus loin, à une dizaine de mètres environ. Tout à son inquiétude, il avait dérivé le long du quai. Il fut pris de panique. Les événements ne se présentaient pas comme d'habitude. Chaque note du gong se ficha en lui...

- Dong-dong-dong ! Le TGV 4612 à destination de Paris Gare de Lyon va entrer en gare, voie D. Il est sans arrêt jusqu'à Paris-Gare de Lyon. Eloignez-vous de la bordure du quai, s'il vous plaît.

Foudroyé. Oui, c'est bien ça : foudroyé par l'émotion. Le souffle coupé, Jacques sentit un torrent de larmes jaillir du fond de son être tandis que le train freinait à quelques pas de lui. La foule des voyageurs aussitôt s'ébranla, le laissant stupéfié et en larmes, dans son costume du lundi. Sa mallette immobile au bout des doigts. C'était comme si une vague puissante avait grandi en lui jusqu'à le submerger. Bousculé par les uns, frôlé par les valises des autres, il restait là, le menton tremblant, attentif au hoquet douloureux de la vie en lui. Une sensation des plus étranges. Était-ce de la tristesse ? De la nostalgie ? Nostalgie de quoi ? Était-ce agréable ou angoissant ? Il n'aurait su dire, tout ce qu'il savait, c'est qu'il pleurait, là, comme un gosse, lui, Jacques Beyler, cadre administratif, quinze ans de boîte, jamais un jour d'absence, jamais un retard... Le train quittait la gare et cela n'avait aucune importance. Il pleurait comme un gosse, avec le même tressaille-

ment d'épaules et les mêmes lèvres boudeuses qu'à cinq ans. Il pleurait et il vit que cela était bon.

Pour la première fois de sa vie, Jacques Beyler n'alla pas travailler, ce lundi là. Il rentra chez lui, à pied, humant la ville qui s'éveillait. Il se sentait anxieux comme un amant qui découche et il ne goûta guère cette liberté indue, comme s'il était indécent d'y prendre un quelconque plaisir. L'estomac noué, il attendit nerveusement dix heures pour appeler le bureau, bafouilla de vagues excuses soigneusement rédigées et raccrocha déconcerté, en comprenant que nul ne s'était aperçu de sa défection.

Le lendemain, Jacques Beyler sortit de chez lui à l'heure habituelle. Il dut cependant remonter les trois étages pour vérifier qu'il avait bien éteint la cafetière électrique. Arrivé à la gare, il se repassa le film de la cafetière pour bien se convaincre qu'elle était éteinte. Oui, il avait vérifié. Il n'y avait pas à s'en faire. Alors pourquoi ce nœud soudain, à l'estomac ? Ce voile de sueur sur ses tempes ? D'un pas maîtrisé, Jacques vint s'aligner face au repère G, les pieds bien parallèles. Il se sentait un peu mal à l'aise. Il avait remis le costume de la veille, car il avait si peu servi, mais se demandait à présent, si ce n'était pas une erreur. Mettre le costume du lundi pour aller travailler un mardi, n'était-ce pas s'exposer à quelques ennuis ? Et si ce costume-là souffrait, ensuite, d'une usure prématurée ? Et que faire du costume du mardi ? Le mettre mercredi ? Mais alors... Jacques sentait bien que quelque chose n'allait pas. Que dirait Sabine, samedi matin, s'il n'apportait que quatre costumes, au dégraissage ? Ne devrait-il pas apporter les cinq ? Mais en ce cas, elle verrait bien que le costume du mardi n'avait pas servi... À moins de le salir intentionnellement, ce contre quoi toutes les fibres de Jacques se rebellaient. Il en était là de ses réflexions lorsque la voix feutrée de l'hôtesse de gare annonça l'arrivée imminente de son train.

- *Eloignez-vous de la bordure du quai, s'il vous plaît.*

C'était incompréhensible. Agité de sanglots convulsifs, tremblant de tout son corps, Jacques s'affaissa sur le quai. L'émotion, plus violente encore que la veille, venait de resurgir, la même émotion sans mot qui s'exhalait de lui à chaque souffle. Lorsqu'il retrouva ses esprits, il ne lui restait plus qu'à rentrer chez lui.

C'était la même chose chaque matin. Jacques Beyler, obscur cadre d'une obscure multinationale, se rendait à la gare pour prendre le TGV 4612, départ 6H00, voie D. Il essayait d'oublier la cafetière et son voyant rouge. Il avait beau vérifier plusieurs fois, il conservait toujours un doute infime sur l'efficacité même de ses vérifications. Avait-il bien été attentif à ce qu'il voyait ? Pouvait-il raisonnablement se fier à ses sens ? Il s'efforçait de chasser ces pensées de son esprit, il avait mieux à faire. Voie D, il se position-

nait face au repère G, prêt à monter dans la voiture, wagon non fumeur, côté fenêtre. Et, matin après matin, la même voix mystérieuse venait le terrasser, quelques minutes avant 6H00. Chaque jour, Jacques était résolu à surmonter son malaise et à gravir le marchepied. S'asseoir au milieu des autres, montrer qu'il était un homme, un vrai. Dût-il, pour cela, se boucher les oreilles pour ne pas entendre la voix de sirène de l'hôtesse. Mais rien n'y faisait. Le train s'éloignait sans lui.

L'intonation familière le bouleversait à tel point qu'il se mit à ressentir, à son égard, une curieuse dépendance. Il l'espérait tout autant qu'il la redoutait. Elle seule faisait vibrer en lui des émois d'une telle intensité. Il ne montait plus dans le train, il se contentait de revenir, plusieurs fois par jour, sur ces quais ouverts aux quatre vents d'où il scrutait des bribes de vie volées aux autres. Entre deux annonces, il errait dans la gare et se nourrissait de ce qu'il voyait : séparations bruyantes, baisers empreints de froideur, enfants excités par la proximité des trains... Durant plusieurs semaines, à chaque fois que grésillaient les haut-parleurs, Jacques ressentit une véritable appréhension physique. Les pieds rivés au quai, il attendait que déferle sa drogue, son pourvoyeur de sensations fortes.

Les pieds rivés à l'accoudoir de la méri-dienne, Jacques parlait. Depuis peu, un psychanalyste le recevait, trois fois par semaine, durant quarante minutes. Ni plus, ni moins. Jacques parlait, de tout, de lui, de ses souvenirs, de sa cafetière, des trains qu'il ne prenait plus. Il se contraignait à associer librement, exercice périlleux pour qui avait si peur de sa liberté. Il ne ménageait pas ses efforts, Jacques, résolu à en sortir. Il avait, récemment, atteint un point de non retour. Son accoutumance était si forte que les sensations avaient commencé à s'affa-dir. Il passait toutes ses journées à la gare pour apaiser son manque et devait parfois revenir la nuit, faute de quoi, il souffrait d'insomnies rebelles. Lorsqu'il parvenait à s'endormir, des nuées de cafetières en costumes gris arborant fièrement des cravates rouges venaient le visiter. Elles remuaient leurs becs verseurs et se moquaient de ses pieds qui refusaient de monter dans le train. Il se réveillait haletant, des grincements de freins plein la tête. Alors, il passait un imperméable sur son pyjama et allait terminer sa nuit à la gare.

Un matin, il se mit en tête de découvrir à qui appartenait la voix mystérieuse qui avait un tel pouvoir sur lui. Il rôda aux alentours des bureaux et finit par repérer le lieu d'où partaient les annonces. Trois filles aux jambes affolantes en sortirent sur le coup de midi. Laquelle est-ce ? se demanda Jacques, profondément choqué d'être ainsi confronté au sexe des anges. Une telle voix ne pouvait émaner d'un corps sexué. Partagé entre dégoût et colère, il s'imposa un sevrage de quelques jours afin

de retrouver, sans arrière-pensée, la magie du dong-dong-dong.

Jacques parlait. De lui, de ses habitudes de vieux garçon, son train-train quotidien, comme il disait. À longueur de séance, il s'interrogeait. Sur les TGV, les conducteurs, la vie du rail. Pour la bonne marche de son analyse, il s'appliquait à filer la métaphore ferroviaire, à suivre les aiguillages incertains de ses pensées, à rechercher le bagage égaré dans son inconscient. Quelque chose clochait en lui, pensait-il. Il voulait comprendre, fouillait ses souvenirs et n'en retirait que de vieilles images de sandwiches au pâté dévorés dans le fond d'un compartiment bondé, coincé entre ses sœurs en sandales de plage et son filet à crevettes,

- Continuez ! disait parfois l'analyste pour l'encourager.

Il continuait. Entre deux séances, il courait s'enivrer de la voix ensorcelante, *Eloignez-vous de la bordure du quai, s'il vous plaît*. Il était complètement accroc. Il éprouvait cette fascination de l'homme pour sa propre mort et les folies qui l'y mènent. L'émotion à laquelle il se livrait le confrontait aux abîmes d'une vie intérieure longtemps ignorée et il passait de nombreuses heures, prostré, dans un chaos de pensées sauvages et gémissantes. Il avait beaucoup maigri, négligeait souvent de se raser et portait parfois le même costume plusieurs jours de suite...

Sous la férule de son thérapeute, Jacques s'interrogea sur le départ, la séparation, l'absence. Tour à tour, son exploration mit à jour des images ferroviaires enfouies en lui. Trains remplis de colons à l'assaut du Far-West, gares envahies de soldats en vareuse bleu horizon, wagons de réfugiés, convois de déportés. Tout cela ne menait à rien. Pire, depuis quelque temps, la voix était dans sa tête, en permanence. Au début, elle se contentait d'annoncer les trains. N'importe quel train, quelle que soit sa destination. Puis les choses s'étaient aggravées lorsque la voix s'était mise en tête de faire d'autres annonces moins conventionnelles, *Mesdames Messieurs, dans quelques instants, Jacques Beyler va se faire cuire deux oeufs sur le plat. Eloignez-vous de la cuisinière, s'il vous plaît*. Médusé, Jacques avait tardé à réagir et les annonces s'étaient multipliées pour, progressivement, tout envahir. Il sursautait à chaque instant en entendant le timbre gracieux annoncer :

- *Le bain moussant de Jacques Beyler sera prêt à 19H00, dans la salle de bains. Nous vous rappelons qu'il est interdit d'émettre des gaz dans l'eau. Correspondance pour le brossage des dents...*

Il tentait de s'en débarrasser mais la voix

commentait tout, discrètement ironique.

- *Dong-dong-dong Monsieur Jacques Beyler met son pyjama. Attention à l'enfilage des chaussons.*

De cela, Jacques n'avait pas parlé à son analyste. Il se sentait honteux et coupable de ce désir qu'il ne parvenait plus à maîtriser au point d'en recréer l'objet, à l'heure même de son absence. Sa vie était un désastre. Il n'allait plus travailler, il ne voyait plus d'amis et, d'ailleurs, qu'aurait-il eu à leur dire ? Qu'il passait des heures à vérifier que sa cafetière était bien éteinte ou que ses pieds étaient correctement alignés sur le divan de son analyste ? Et que son unique jouissance, il l'obtenait de la voix d'une inconnue, penchée sur un horaire SNCF, sublime perversion dont Freud lui-même n'avait fait aucune mention ? Jacques ne trouvait plus de sens à tout cela. Ses costumes inutiles s'entassaient dans un coin, les cols de ses chemises s'entassaient... Il n'en pouvait plus. Une seule chose le retenait de mettre fin à ses souffrances : la crainte qu'on ne découvre, après sa mort, la saleté et le désordre qu'il avait laissé s'installer, impuissant, dans sa vie étriquée, trop occupé qu'il était à arpenter les quais de gare et à surveiller sa cafetière. Il devait remédier à cela.

Rassemblant ce qui lui restait de forces, Jacques s'interdit de se rendre à la gare et procéda, chez lui, à un nettoyage salutaire. Les objets reprirent progressivement leur place. Quand tout fut propre et brillant, il fit un paquet des costumes froissés et des chemises maculées pour les porter au pressing. Il était épuisé mais touchait au but. Lorsque tout serait en ordre, il pourrait en finir. Le pressing de la gare était situé au cœur d'un petit centre commercial. Jacques chercha des yeux Sabine et ne la trouva pas. Une employée multipercée s'empara des costumes.

- Elle n'est pas là, Sabine ? trouva-t-il le courage de demander.

La fille haussa les épaules.

- Elle a changé de poste. Elle travaille à la caisse, là-bas, vous la voyez ? C'est la 12.

Jacques prit son ticket et s'éloigna. Quelque chose frissonna en lui. De loin, il vit la silhouette menue de Sabine qui s'agitait, derrière sa caisse, empoignait le micro...

- Votre attention s'il vous plaît. Une vendeuse du Rayon Charcuterie est demandée à la Caisse 12, une vendeuse du Rayon Charcuterie...

# La Faucheuse

## 1er Accessit

Il y avait beaucoup de monde dans le RER. Vers six heures du soir ; beaucoup trop. J'étais étouffé, à la fois oppressé et étourdi, incommodé par la chaleur et la promiscuité forcée, les odeurs et les bruits, les lumières trop crues qui se reflétaient dans les vitres teintées de nuit. Luxembourg, ligne B, encore une heure à patienter... Pris d'une quinte de toux, je cherchais désespérément une place assise. Le décalage horaire exacerbait ma sensibilité au point que les frôlements d'épaules, les couinements de métal torturé et ce parfum de cave sale et d'électricité devenaient intolérables. Enfin, quelqu'un se leva près de moi. Je balançai mon sac à mes pieds et m'affalai sur le siège. J'avais mal au ventre. La sueur me brûlait les yeux. À travers un brouillard de larmes, les gens se croisaient dans un ballet étourdissant. J'avais rendu visite à ma mère et je l'avais quittée précipitamment, prétextant une migraine qui avait fini par me rattraper. Je rentrais me terrer chez moi ; personne ne m'attendait et c'était mieux ainsi. Moins de 24 heures auparavant, j'étais à Montréal où le destin et la malchance avaient guidé mes pas.

Elle s'appelait Marie. Je l'avais rencontrée à la sortie du métro Place des Arts, alors que je m'engageais en direction du complexe du même nom. J'avais d'abord pensé qu'elle faisait la manche car elle interpellait les gens. Ils la congédiaient poliment, lui faisaient signe de se tenir à l'écart ou l'ignoraient mais cela ne semblait pas la décourager. Elle les suivait un moment, leur parlait et courait parfois pour se mettre sur leur route. Elle sautillait comme un farfadet avec son sourire angélique mais ils finissaient par la semer et elle parcourait le chemin en sens inverse, accrochée aux basques d'une autre cible.

C'était une jeune fille assez ordinaire, pas assez belle pour qu'on se retourne sur son passage, avec de longs cheveux châtain, des yeux brillants et un petit nez émergeant de joues trop potelées qui lui donnaient des airs de grand bébé. Elle devait avoir entre 20 et 25 ans mais s'habillait encore comme une adolescente un peu rebelle. Je songeais que c'était peut-être là tout son lot et qu'elle tentait sa chance pour une pièce ou un billet. J'espérais seulement que ce n'était pas pour acheter sa dose de poudre et que ce soir-là au moins, elle ne vendrait pas son corps devant moi pour un trip et une dégringolade.

Marie m'aperçut - à l'école, j'ai toujours été celui qu'on repère au milieu des autres alors même qu'il fait tout pour sembler transparent et elle vint au-devant de moi avec un sourire à vider votre portefeuille. Je m'attendais au sempiternel « As-tu du change ? » qu'on entend à tout va sur la rue

Sainte-Catherine dès qu'on ralentit la cadence, passé 6 heures du soir. Il n'en fut rien. Elle me cueillit avec un « Salut ! » qui m'arrêta net dans ma course. J'esquissai un rictus interrogateur, et lui renvoyai un « Bonjour » méfiant.

- J'peux-tu vous conter ma vie ? me lança-t-elle avec spontanéité.

Nous y voilà, pensai-je un peu déçu, elle va me raconter ses malheurs, son père alcoolique, sa mère paralytique ou je ne sais quel petit frère affecté d'une anomalie génétique. C'était le même discours qu'en France, tout aussi éculé, avec l'accent en plus et sur le visage cette fausse impression

### Christophe DUGAVE (78 - Bonnelles)

qu'elle ne m'en voudrait pas, même si je mettais les voiles en me bouchant les oreilles. Quelle ne fut pas ma surprise quand je l'entendis me dire, alors qu'elle m'emboîtait le pas

- Croyez pas que je fais une chose de même pour m'amuser. C'est mon travail.
- Votre travail ! m'exclamai-je. Ça consiste en quoi exactement ?
- A vivre dehors...

Nous étions au début avril et l'hiver s'accrochait encore aux arbres et à la terre. La neige voletait dans les sautes de vent sur un grand ciel tendu de gris. J'avais du mal à imaginer qu'on puisse vivre dehors par plaisir ou pour le travail.

- Vous n'avez pas de famille, pas de parent chez qui loger ? dis-je pour me donner bonne conscience avant de la planter là.
- Si, j'suis pas une misérable, s'empressa-t-elle de répondre avec un sourire complice. J'fais semblant, enfin, pour mon mémoire de maîtrise.

Je fronçai les sourcils, j'avais un peu de mal à croire ce qu'elle me racontait. À bien y regarder, elle avait l'air d'une vagabonde et ne semblait pas avoir dormi dans un lit depuis plusieurs nuits. Ses yeux s'ornaient de larges cernes bleuâtres mais ses prunelles pervenche brillaient d'intelligence et d'autre chose que je ne savais pas interpréter. Bien que j'aie pressé le pas en direction du complexe Desjardins, le cœur de la ville souterraine, elle se maintenait à ma hauteur.

- Vous me croyez pas ?

Je haussai les épaules sans répondre. Elle exhiba devant mon nez une carte de l'université de Montréal établie au nom de Marie Sauvé. La photo lui ressemblait et il y était mentionné qu'elle était inscrite en seconde année de maîtrise de sociologie.

- J'étudie la vie des *homeless*, précisa-t-elle.

- Les quoi ? (elle avait prononcé le mot à l'américaine et je n'en avais pas saisi le sens)
- Les *homeless*, les sans-logis, quoi !
- Et vous vivez comme eux, fis-je remarquer.
- Oui, ça va faire un mois de d'ça...

Elle avait un regard pénétrant, presque fiévreux, mais je mettais cela sur le compte de l'exaltation. Ce devait être une expérience fascinante pour une jeune étudiante, fascinante et dure.

- Ce n'est pas trop risqué ? demandai-je alors que nous arrivions sur la place centrale où une foule bigarrée se pressait sur plusieurs niveaux.
- Parfois... Y a toutes sortes de gros épais qui *m'achalent*, d'autres qui me *niaisent* et tous ceux qui me repoussent en me traitant de *têteuse*. Y en a même qui me *stoole* à la police.

J'imaginai combien cette expérience était risquée pour une jeune fille seule. Les rues de Montréal, sillonnées par les drogués, les dealers et les marginaux en tous genres, étaient dangereuses malgré leur apparence paisible, et ceux qui vivaient dans la rue devaient être exposés à mille périls. Seul l'hiver refoulait tout ce petit monde dans le métro, les centres commerciaux et les gares routières où la police pouvait plus facilement les contrôler. Intrigué, je lui demandai :

- Et que cherches-tu à savoir des *homeless* ?
- Tout. Pourquoi ils en sont là, comment ils vivent, ce qu'ils font dans la journée, ce qu'ils mangent, combien ils gagnent...
- Et tu ne pouvais pas le faire depuis l'université ?

Marie prit un air de conspiratrice et s'approcha de moi. Je surveillai mes poches, on ne sait jamais.

- De l'intérieur, tu vois bien plus de choses, dit-elle. *Pis*, tu *placotes* et tu *jases* avec les gens, y a rien de mieux pour apprendre d'eux.

En passant devant le Dépôt Café, je lui proposai :

- Tu veux boire quelque chose de chaud ?

Elle ne se formalisa pas de cette soudaine familiarité. Ici, chacun se tutoyait sans retenue et j'étais même étonné qu'elle ne l'ait pas fait avant.

- Ça serait le fun ! s'exclama-t-elle. *T'es ben fin...*

Ce qui signifiait que j'étais gentil. Le compliment me faisait plaisir mais j'espérais qu'elle n'en profiterait pas pour le commun des mortels, gentillesse rime avec faiblesse et naïveté. Elle s'assit à une table. Je devinai qu'elle était épuisée par ses allées-venues incessantes : mendier ne devait pas être de tout repos, tout compte faits. Je supposai qu'elle mourait de faim et lui demandai :

- Tu veux manger un sandwich ?

Elle hocha la tête.

- Un Mexicana... *pis*, pour le café, un *régulier* avec de la crème.

A son sourire un peu crispé, je compris qu'elle n'était pas dans son assiette et que ce repas serait le bienvenu. Je vins m'asseoir en face d'elle et déposai le plateau entre nous deux. Elle toussa dans ma direction et m'aspergea de postillons.

- *S'cusez !* dit-elle.
- Tu as attrapé froid ?

Elle haussa les épaules, cela paraissait évident. Rhume et grippe rôdaient dans les courants d'air. Tout bien nourris que j'étais, les incessants passages des locaux surchauffés au dehors humide et venteux m'épuisai. C'était pour éviter ce désagrément qu'on avait inventé cet ensemble de galeries marchandes reliées entre elles par un dédale de couloirs menant à différentes stations de métro. Ici, on pouvait vivre en retrait du monde, de 9 heures du matin à 5 heures du soir. Le reste du temps était laissé à la nuit et à l'incertitude. A nouveau, elle me toussa au visage et je fis semblant de me protéger.

- Ne me passe pas tes microbes. Ce n'est pas le genre de souvenir que je comptais ramener du Québec.
- *Tu t'en retournes bientôt chez vous ?* me demanda-t-elle avec des yeux si brillants de fièvre qu'elle semblait faire de la publicité pour une campagne de vaccination contre la grippe.
- Dans trois jours. Je ne suis ici qu'une semaine, pour mon travail, expliquai-je.

Elle hocha la tête puis se jeta sur le sandwich, renonçant à me demander ce que je faisais dans la vie. Je la regardais dévorer sa part, un peu surpris de son manque de distinction, mais je me dis qu'elle n'avait certainement pas mangé à sa faim depuis plusieurs jours. J'admirais son abnégation qui l'amenait à affronter les dangers urbains alors que d'autres découvriraient la vie dans des bibliothèques. Et si j'avais été un pervers ou un rabatteur pour un réseau de traite des blanches ? C'était un risque qu'elle assumait...

- Ça fait longtemps que tu es dehors ? demandai-je pour lui tirer le nez de sa tasse.

Elle me regarda d'un air absent et je répétai ma question.

- Presque un mois..., finit-elle par répondre. Encore deux ou trois jours et j'arrête. J'aurai assez d'infos pour mon mémoire.
- Les statistiques ne te suffisaient pas ?

Elle fut secouée d'un rire silencieux qui se mua en une quinte de toux dévastatrice. Je crus qu'elle allait s'étouffer.

- Les statistiques, finit-elle par dire, c'est bon pour les technocrates ! Moi, je veux comprendre les choses, voir fonctionner la machine de l'intérieur. La société, on te l'em-

balle, toute propre. Ça a l'air si beau, si neuf mais du dedans, tu vois les déchets, tous ceux qui se sont fait broyer par la machine.

Je secouai la tête, peu soucieux de débattre de ce sujet. A tort ou à raison, j'estimais que mes paroles ne changeraient pas la misère du monde. Elle devina mes réticences à m'avancer et, décidée à me pousser dans mes retranchements, me fixa avec un regard aigu.

- Crois-tu en Dieu ?
- Il y a bien longtemps que je ne vais plus à la messe, dis-je en guise de réponse.
- C'est pas la question. Crois-tu en Dieu, intimement, en toi ?

Je secouai la tête en signe de dénégation.

- Je ne crois pas mais j'avoue que je n'ai pas le courage d'y réfléchir.
- Je m'en doutais un peu...
- Pourquoi, demandai-je d'une voix moqueuse, ça se voit sur mon visage ?
- Moi, j'y réfléchis ! me lança-t-elle fièrement. J'y réfléchis avec un groupe d'amis.

Je partis à rire

- Tu y réfléchis ? Pour quoi faire, pour changer le monde ?
- Pourquoi pas ?
- Tu veux refaire le monde comme il était aux origines ?
- *Pantoute* ! Le monde des origines portait déjà les ferments de sa propre pourriture. Nous voulons refaire un monde neuf !

Je ne sus quoi répondre ; je n'avais pas vu le coup venir. Je l'avais d'abord prise pour une petite *junkie* mendiant pour se payer sa dose quotidienne, avant d'avaler son discours d'étudiante en stage « de terrain ». En fait, elle m'avait entortillé afin de mieux me faire l'article pour un mouvement religieux ou pire, une secte, et le tout pour un sandwich et un café ! J'étais un peu déçu mais pas vraiment surpris de m'être fait avoir, une fois de plus. Marie croyait avoir trouvé la Voie et elle était aussi illuminée que les sapins qui envahissaient les rues de Montréal à Noël. Résigné, je me levai pour lui signifier que j'étais décidé à reprendre ma route et qu'elle pouvait repartir à la chasse au pigeon. J'avais passé l'âge des illusions et le goût des causes perdues. Elle me jeta un regard plein de reproches mais ne chercha pas à me retenir.

- Dommage, dit-elle avec un petit air triste, tu aurais fait un bon disciple...

Je souris et lâchai sur le ton de la boutade

- Je n'ai pas cette ambition.
- Parfois, on porte la parole de Dieu sans le savoir, répondit-elle du tac au tac.

Elle me tendit la main et je la pris : elle était moite et molle.

- Bonne chance, murmurai-je, un peu gêné.

Elle m'oubliait déjà : pour elle, j'étais déjà de l'histoire ancienne, un demi-échec.

- Merci pour le *lunch*, dit-elle en me quittant.

Elle s'éloigna et fut rapidement engloutie par une forêt d'épaules. Pendant quelques secondes encore, il ne me resta d'elle que sa toux malsaine qui résonnait au dessus du brouhaha et de la musique d'ambiance. A mon tour, je repris ma route. Je fis quelques emplettes puis mangeai en début de soirée avant de rentrer à mon hôtel, rue du Fort, car la journée du lendemain s'annonçait chargée. Le reste du séjour ne me laissa pas le loisir de songer à Marie et je ne revins pas à la station Place-des-Arts.

A mon retour en France, je retrouvai la pluie et la douceur. Ici, les marronniers se teintaient de vert tendre et les bulbes fleurissaient dans les jardins et les massifs. A ma sortie de l'aéroport, je passai rapidement la douane et me dirigeai vers la sortie pour prendre le RER car le vol d'Air Canada avait plus de 2 heures de retard. J'avais prévenu ma mère que je passerais la voir au passage et, malgré la fatigue, je descendis à Saint Michel. Elle m'attendait, résignée, vaguement inquiète, un peu vexée de me servir un repas trop cuit. Comme à chaque fois que je venais la voir, elle avait débouché une bouteille de vin et mis un couvert supplémentaire en réserve sur le buffet, au cas où. Une fois de plus, j'étais venu la voir seul.

- Je suis bien contente que tu sois rentré, me dit-elle en me souriant. Là-bas, on ne sait jamais...
- Tu sais, Maman, Montréal, ce n'est pas Chicago...

Elle me regarda d'un air bizarre.

- Tu n'es pas au courant pour les terroristes ?
- Les terroristes ?

J'imaginai un nouveau 11 septembre. A Roissy pourtant, tout semblait normal. Maman se leva, et cueillit un journal sur le canapé. Elle me le tendit et retourna s'asseoir à table sans me quitter des yeux.

- Tu ne finis pas ? demanda-t-elle en désignant mon assiette.
- Non, je n'ai pas très faim.
- Tu n'as pas attrapé froid au moins ? s'enquit-elle.

A vrai dire, je ne me sentais pas très bien depuis ma descente d'avion : une grippe tardive sans doute – mais ce n'était pas la raison de mon trouble. Je restais muet, paralysé par la stupeur.

- Le visage même de la Faucheuse, tu ne trouves pas ? commenta ma mère.

La photo de Marie Sauvé s'étalait en première page du quotidien avec son sourire narquois qui me

poursuivait, de l'autre côté de l'Atlantique. Je lus et relus le titre, sans parvenir à en comprendre la signification. *Attaque bioterroriste en plein centre de Montréal.* Sous l'image en noir et blanc, le commentaire me glaça de terreur : *Marie Sauvé, la jeune fanatique programmée pour semer la mort sur son passage.*

**L**a manchette délirante me jeta le cœur au bord des lèvres. *Une jeune femme du nom de Marie Sauvé, fichée par la Gendarmerie Royale Canadienne comme membre actif d'une secte apocalyptique baptisée « Les Messagers de Dieu » a été arrêtée hier par la Sûreté du Québec avant d'être admise à l'hôpital Maisonneuve-Rosemont dans un état critique. Il semble que la jeune femme souffre d'une fièvre hémorragique de type Ebola, extrêmement contagieuse. La secte religieuse, placée sous surveillance policière depuis plusieurs semaines, a été démantelée alors que plusieurs membres, volontairement contaminés, s'apprêtaient à lancer des attaques contre plusieurs grandes métropoles canadiennes en disséminant le virus mortel au sein de la population..*



**L'**une des craintes liées au bioterrorisme, la transmission de virus par lettre anonyme.

Je reposai le journal, incapable d'en lire d'avantage. La tête me tournait, j'avais les jambes en coton. Avais-je pu contracter la maladie par simple contact ? Devais-je le déclarer à la police ? J'ignorais tout des fièvres hémorragiques, des symptômes, des traitements et de la prophylaxie. Que faisait-on des personnes contaminées ? On les isolait, à coup sûr, on les excluait de la société. Je n'avais pas envie de cette fin, à l'écart. Je ne voulais pas devenir un paria. Je comprenais, maintenant. Marie m'avait appris tout ce qu'elle savait de la vie : la solitude, la souffrance et la peur. Et contre ma volonté, elle avait

## EXTRAITS DE PRESSE

**L**a presse départementale a largement rendu compte de la remise des prix du Concours, ainsi qu'en témoignent les courts extraits suivants.

### Avec le Prix Annie Ernaux, la relève est assurée

**L**e Prix Annie Ernaux 2003, qui récompense les meilleures nouvelles, a été décerné samedi 20 décembre par le maire de Saint-Leu. Un concours littéraire marqué par une participation record, avec de nombreux étrangers. (...)

**C'**est Thomas Emrmann, d'Issy les Moulineaux, 27 ans, titulaire d'un DEA d'anthropologie sociale qui a remporté le 1er Prix avec sa nouvelle SAS. (...) Thomas s'est lancé dans ce genre littéraire par émulation, avec son ami David Katane, versé également dans l'humour noir. A 24 ans, l'émule a remporté le « Coup de cœur des Amis de la bibliothèque » avec son « Concerto pour un train russe en neige majeur, adagio ». (...)

**L**es nouvelles gagnantes ont été lues avec brio par François LIS, comédien. Finalement, il y avait beaucoup de monde à 18h, pas dans le RER, mais dans la Salle Clairefontaine pour féliciter ces écrivains talentueux !

**Catherine BARBEROT**  
La Gazette du Val d'Oise  
(31 /12/2003)

### Prix Annie Ernaux 2003

**D**écidément, la nouvelle a le vent en poupe. Pour sa deuxième année, le concours de nouvelles de St-Leu, baptisé Annie Ernaux en l'honneur de la célèbre auteure val d'oisienne, a attiré 109 candidats dans la section adultes et 56 dans la section juniors. Loin de se limiter à la commune ou même au département, certains ont écrit depuis la Belgique, le Maroc voire le Canada (...)

**V**u la qualité des textes, plusieurs accessits et coups de cœur ont été distribués. (...) Devant une telle réussite, l'aventure sera reconduite l'année prochaine. Nul doute que ce succès ira grandissant.

**Sophie ASTIC**  
Vivre en Val d'Oise,  
n°84, février-mars 2004

# Honorine

## 2ème Accessit

Il y avait beaucoup de monde dans le métro vers six heures du soir. La foule dense et colorée se serrait au bord du large quai brillamment éclairé, tendant le cou pour apercevoir la rame tant attendue. Quelques groupes d'hommes de la City, un peu à l'écart, discutaient possibilités techniques et avancées scientifiques au milieu du brouhaha des conversations croisées, des rires et des bousculades. De l'autre côté des voies centrales, le deuxième quai maintenant désert affichait toujours ses longues banderoles multicolores sous les éclats des lampes à facettes.

On attendait la rame, et les conversations allaient bon train. Les enfants chahutaient et les femmes en longues jupes et chemisiers de soie en profitaient pour se livrer les dernières confidences de la mode. De temps à autres un rire fuselé jaillissait derrière une main gantée. On attendait la rame. Enfin, les cliquetis métalliques et autres grondements annoncia-tours de son arrivée résonnèrent contre la vaste voûte. Les cous se tordirent de plus belle, tous les regards vissés sur l'obscur tunnel, chacun voulant être le premier à l'apercevoir lorsqu'elle entrerait en gare.

Impavide et majestueuse, elle surgit soudain dans un nuage de vapeur au milieu des grincements de roues, des claquements de turbines et autres crissements de freins, glissa sur l'aiguillage et s'arrêta enfin devant le quai vide. La foule enthousiaste applaudit à tout rompre. Sur le wagon de tête, à ciel ouvert, l'expédition du professeur Johnson au grand complet, sa fille, son associé Herbert Frank, et le jeune Paul secrétaire – homme à tout faire, ainsi que les trois ouvriers chargés des plus lourds travaux, saluaient l'assistance, sourire aux lèvres. Les deux wagons suivants contenaient respectivement le matériel nécessaire au percement des obstacles et éboulements divers qui ne manqueraient pas de se produire, et les sacs qui serviraient à ramener à la surface tous les spécimens récoltés. Car dans ces innombrables galeries mises à jour par le percement du premier train souterrain au monde, les découvertes stupéfiantes de faune et de flore inconnues jusqu'à ce jour s'étaient succédé au fil des mois.

Le professeur Johnson leva la main, et la lourde locomotive s'ébranla dans un nuage de vapeur pour s'enfoncer plus avant dans le tunnel réservé aux scientifiques. Sur le quai, les petits groupes de spectateurs entamèrent à contre cœur la remontée vers la surface. Il faudrait encore attendre quelques semaines avant de profiter du voyage.

A bonne allure, l'expédition gagnait le lieu des recherches. Les galeries devenaient plus humides et plus sombres à mesure que la rame s'enfonçait. Bientôt il fallut décharger le matériel et continuer à pied. Les pétarades rassurantes de la machine se turent. Il ne resta plus que les crissements des bottes de caoutchouc sur la terre et les raclements du matériel sur les parois. Dans l'obscurité grandissante, d'indéfinissables frôlements moites et frileux surgissaient soudain du néant contre leurs jambes pour disparaître dans un hideux bruit de succion. Brusquement, le fin fond du boyau résonna de coups réguliers. Puis plus rien.

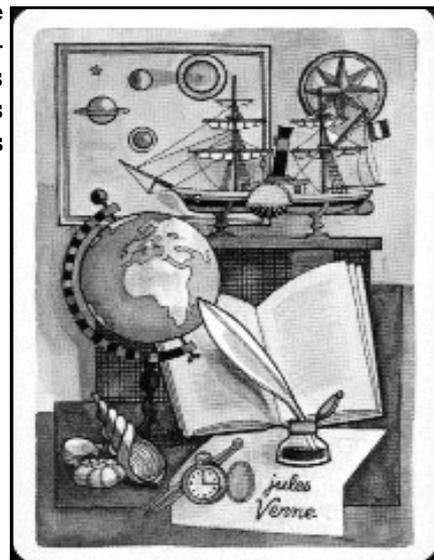
- Qu'est-ce que c'était ? grogna Paul.

Les coups reprirent, plus légers, comme une main frappant à la porte. A la porte ? On frappait à la porte. Il leva les yeux. Des petits coups discrets à

### Christelle BERTHAULT (95 - Garges-les-Gonnesse)

peine perceptibles, frappés du bout des doigts sur le battant de chêne retentirent de nouveau.

Il reposa son crayon à mine de plomb et soupira. Sur le coin du bureau, la lampe de faïence bleue dessinait à présent une auréole bien nette qui faisait ressortir les veinures de bois sombre comme autant de lignes d'écritures à même le meuble. La nuit était tombée plus vite qu'il ne l'avait remarqué. De l'autre côté de la lampe, la pièce à contre-jour repliait lentement ses ombres et ses chimères derrière les rideaux de velours, laissant les lourdes étagères emplies de et de roses seules diennes fantasmes rêves.



recueils  
m a n s  
g a r -  
de ses  
et de ses

Il cligna des yeux. La porte pivota doucement sur ses gonds et le visage pâle d'Honorine s'encadra dans un froissement de soie. Ses longs cheveux noirs serrés, relevés en une savante coiffure qu'elle n'ôtait guère que dans l'intimité, n'atténuèrent en rien la douceur de ses traits et l'étincelle malicieuse de son regard. Pas plus que la stricte robe de soie marine, boutonnée jusqu'au col de dentelle. Elle lui sourit et demanda :

- Souhaitez-vous souper, mon ami ?

Il secoua la tête et jeta un oeil aux nombreuses pages couvertes d'une large écriture serrée qu'il avait repoussées au fur et à mesure aux quatre coins de sa table de travail en un îlot concentrique comme pour mieux s'immerger dans leur univers. Pouvait-il vraiment s'arrêter là ? Il se faisait tard, et malgré tous ses efforts il savait fort bien que son inspiration se tarissait toujours à mesure que l'heure avançait. Peut-être Honorine avait-elle raison et valait-il mieux attendre demain pour reprendre en toute sérénité le cours de son chapitre. Voire même en reprendre l'intégralité. Parce qu'il fallait bien le dire, le début ne le satisfaisait qu'à moitié.



Déjà Honorine s'approchait à petits pas, discrète, et derrière la lueur de la lampe son regard dansait, intrigué, de la pendule aux feuillets, des feuillets à son mari. Il hocha la tête dans un demi-sourire. Elle attrapa les feuillets qu'il lui tendait et les parcourut des yeux avec la même avidité qu'elle mettait toujours à lire ses écrits. Il attendit, guettant ses réactions. A la dernière page enfin, elle leva des yeux interrogateurs. Il crut bon de s'expliquer :

- Je me suis inspiré du « tube », ce chemin de fer souterrain qu'ils ont mis en service l'an passé à Londres. Il me semblait qu'après les airs, une exploration sous terre ferait une bonne trame de roman.
- Oui, oui. Mais toutes ces galeries sombres et humides où l'on entend déjà trotter les rats Je

voyais quelque chose de plus... comment dire... de plus fantastique. Des lions, des girafes, des oies... des... des dinosaures ! s'exclama-t-elle d'un air malicieux.

Malgré lui, il ne put s'empêcher d'ébaucher un sourire. Des dinosaures dans le « tube », voilà qui ressemblait bien à une idée de femme ! Pleine d'enthousiasme, Honorine poursuivait ses pensées, agitant du bout des doigts les feuillets annotés, tapotant une page d'un index espiègle.

- Oh, Jules, oubliez ce « tube » ou bien mettez-le ailleurs qu'à Londres, au Groenland, en Alaska, que sais-je encore ! Vous auriez une véritable épopée souterraine !

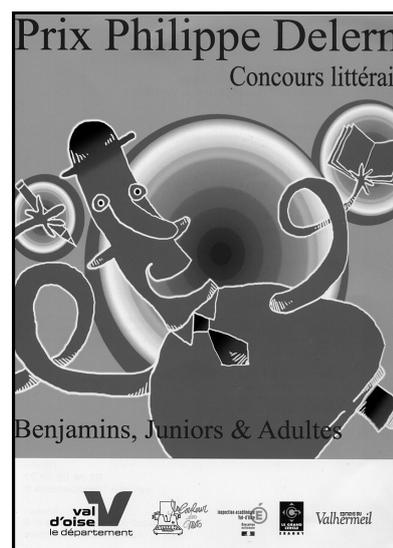
Il sourit, de ce sourire franc et massif qu'elle savait si bien déclencher chez lui, et la prit par le bras.

- Allons souper. Je vais y réfléchir, promit-il.

Une équipée souterraine. Une ébauche d'idée l'effleura, s'insinua lentement en lui. Il hocha la tête. Oui, une sorte de voyage au centre de la terre. Pourquoi pas. Il faudrait y réfléchir demain.

Il souffla la lampe et referma la porte.

**Christelle Berthault a reçu le 1er Prix du Prix Philippe Delerm 2003.**



**Retrouvez son récit dans le recueil des 50 meilleures nouvelles adultes reçues à l'occasion de ce concours (Éditions du Valhermeil, 10.00 €).**

## T'aimer trop, c'est trop

### Mention Spéciale Exercice de style

Il y avait beaucoup de monde dans le métro vers six heures du soir, en ce jour d'été 2020. Rien que de très banal s'agissant d'un transport en commun, d'un jour de semaine et d'individus somme toute communs eux aussi. Mais le commun trouvait ici ses limites. Car chacun semblait mettre une application particulière à cultiver le repli sur soi, à ignorer l'autre, à ne mot dire, cultivant le souci comme d'autres autrefois l'ancolie, empêché de communiquer par une vitre teintée de timidité, d'individualisme, de bienséance, d'indifférence... Autistes, élanqués, anémomiés ? Le réchauffement climatique n'avait guère d'incidence sur leur moral et leur mal-être interrogeait quiconque venu d'ailleurs.

Un provincial monta à St-Lazare et, abasourdi par le silence, diagnostiqua quelque sécheresse du cœur et de l'esprit due, sinon à l'effet de serre, du moins à la surabondance de tout ce qui ne sert à rien, et au manque de tout ce qui est important. C'est grave et contagieux, ça ? Comment se protège-t-on ? Voyons... ne pas avoir de rapports avec les personnes susceptibles d'être contaminées ?.. certes, mais ça renforce la solitude, ça tue le moral, ça fabrique des sauvages... sains, peut-être, mais des sauvages quand même ! Non ! plutôt renverser la vapeur, distiller l'antidote, la sérénité, la confiance, mais à dose homéopathique, attention ! Trois mots par jour pour commencer, accompagnés d'un sourire, puis augmenter la thérapie progressivement, éviter l'accoutumance ainsi que les mots aigres, leur préférer les mots miel pour adoucir la gorge, les mots qu'on dit à l'oreille et qui font rougir de plaisir, ajouter un trait d'humour, un doigt de tendresse et surtout ne pas lésiner sur les images ou métaphores qui font que les insomnies ont des allures de veillée de Noël. Oui, mais dans le cas présent ? Que dire ? Que dire à celui qui se prend pour un ministre et dont l'ordinateur portable occupe, sur les genoux, la place de choix d'ordinaire dévolue à un animal de compagnie ; à la mère-grand qui cramponne son sac à main comme à une bouée ; à la grosse dame qui ne cesse de s'empiffrer en lisant un magazine de diététique ; à celui-là qui, une oreillette fichée dans l'hémisphère nord de sa personne, dialogue avec l'hémisphère sud de la planète ; à cette autre qui, miroir en main, procède aux finitions d'usage ; à celle qui cherche désespérément une ligne d'horizon pour y suspendre un rêve, là où il n'y a que des cheminées d'usines désaffectées ; à sa voisine qui se passe les ongles en revue avec application pour limer le temps pendant que son vis-à-vis se promet pour la centième fois d'arrêter de se promettre d'arrêter de fumer ; à ce chien qui sort son maître et lui ressemble effrontément ; à ce couple qui applique tous les

muscles de leur visage à se faire la gueule ; à ce déraciné auquel le contrôleur s'acharne à demander tout ce qu'il n'a pas ; à ceux qui suent pour prouver aux autres qu'ils existent, qui dorment pour oublier, qui regardent l'agenda pour se souvenir, qui se cherchent, qu'on recherche, qui mâchonnent un chewing-gum ou ruminent leur rancœur... que dire pour briser la glace de cette canicule, pour que fondent les larmes trop contenues, que volent en éclats ces rires figés, que se croisent les fers des regards et se donnent les mains ?

### Marithé ANDRIEUX (95 - Sarcelles)

Acroire que le firmament du tunnel ne brille que pour moi. Je semble le seul (avec mon provincial) à ne pas avoir perdu l'usage de mes cordes vocales et de mes zygomatiques. Les dérider, les surprendre, devient pour moi obsessionnel. Leur faire un cadeau, oui, c'est cela, tout de suite, un parfum de maquis, un chant de coq au point du jour, un vent de sable blond ; leur offrir un poème, ça leur chatouillerait le cœur et les neurones, ça serait comme si le métro avait le rail buissonnier, ça mettrait des guirlandes aux rampes pleines de mains, des émeraudes aux mains pleines de doigts, des trèfles à quatre feuilles dans la cour des usines, et même des ouvriers et du boulot ; ça dirait qu'on est en partance pour ailleurs, pour autrement, ça aiderait sûrement la dame à accrocher son rêve sur la ligne d'horizon, le métro en serait tout aérien...

Mes si semblables et dissemblables, regardez-moi. Je suis le dernier spécimen de la race des poètes. Et pour vous faire apercevoir la petite étoile qui existe en chaque chose, en chaque instant, j'ai le plaisir de vous offrir « T'aimer trop... métro » que viennent de m'inspirer la nuit du tunnel et le tunnel de votre ennui :

*A Mairie d'Issy, commençait la nuit.*

*Corentin Celton, l'ennui haussait l'ton  
Porte de Versailles, loin des retrouvailles,  
avec Cupidon, je passe Convention  
Vaugirard, cafard ; Volontaires, j'espère,  
mais avant Pasteur, de rage je meurs.*

*Je grave, à Falguières, ton nom dans la pierre.*

*Montparnasse se lasse, les Dames sont aux Champs.*

*Rennes, je le suis, de tes longues nuits.*

*Sèvres-Babylone, prends-moi, je me donne.*

*Rue du Bac, je passe, et avec mention.*

*A Solférino, je perds la bataille*

*Chambre des Députés flirte avec la Seine,*

*tandis que Concorde sème la discorde*

*Attends-moi, Madeleine, sinon je blasphème.*

Retrouvons Lazare, pour qu'il ne s'égare  
D'amour, je divague, t'aimer trop, métro...

Toi, ma Trinité, depuis belle Lurette ;  
Saint-Georges n'en revient pas, patron des soldats ;  
d'Abesses à Pigalle, que de corps à corps...  
Lamarck était seul, comme moi ce soir,  
alors Caulaincourt, en noble Marquis,  
sans se faire prier, lui tint compagnie.  
Que vient faire Joffrin dans tout ce fatras,  
puisqu'à Marcadet, toujours tu me plais.  
Marx dort avec moi, bientôt ce s'ra toi.  
Porte de la Chapelle, tu sors du tunnel.  
D'amour, je divague, t'aimer trop, métro...

Je reprends contact avec le terrain pour juger de l'effet produit... C'est mieux, ils sourient, ils se sont reconnus là ou ici, leur folie leur a fait un clin d'œil. Un petit soleil s'est enrayonné quelque part et ils retrouvent un brin de fantaisie oublié, un confetti dans leur poche, un grain de sable d'or coincé dans la mécanique de leur habitude. D'accord, ce n'est pas vraiment ce qu'il faut pour engager la conversation ou un concerto à quatre mains, mais demain, peut-être...

C'est alors que le vieil homme est monté que nul n'a vu ou voulu voir, de peur du dérangement qu'il risquait de causer. Pendant que chacun s'efforçait de trouver quelque chose d'urgent et important à faire pour se donner contenance, il a distribué à chacun un petit papier sur lequel était écrit : « Je ne vous demande pas d'argent ni de ticket restaurant. J'ai la chance d'avoir pu rester propre et digne. Je n'ai jamais fait de prison et n'ai plus de famille à nourrir. Je ne vous demande pas de travail, j'ai eu la chance d'en avoir eu en un temps où c'était chose courante. Je ne vous demande pas la santé, je ne saurais plus qu'en faire. Je suis seulement vieux et seul. Je vis dans l'absence, l'absence de l'autre, de bruit, l'absence de rires d'enfants, l'absence de l'ami. J'attends de vous si peu, quelques lettres, un mot, une phrase si vos moyens le permettent, une conversation, ce serait de la gourmandise... Juste un mot écrit, parlé de préférence, un mot enfoui ou bien usé, un mot tricoté exprès pour me tenir chaud, en point d'interrogation pour que ma voix y fasse écho ; un mot d'usage ou de décoration, un mot courant ou paresseux, un mot à mon adresse, moi qui n'habite qu'avec moi ; un mot à prendre au mot, pour croire encore en quelque chose ou en quelqu'un ... ». Et il passa lentement entre les sièges, son chapeau à la main, le tendant discrètement à gauche, puis à droite.

Que dire... moi qui cherchais que dire !.. Les mots ne m'ont pas demandé mon avis. Aux autres non plus, d'ailleurs. Ils ont surgi de partout, de sous le siège des mots cachés, du timide, des mots d'este, du sournois des mots ments, du malade des mots ribonds, du cafardeux des mots roses, du sac à main des mots d'amour, de l'ordinateur des mots de

passé, du téléphone portable des mots dits, du pinceau des mots saïques et du peigne des mots tifs, du pied gauche un mot cassin, du tract des mots tivés, des usines des mots d'ordre, du paysage des mots tards, du panier des mots rilles et du magazine des mots dèles, du dormeur des mots muets, de l'étudiant des mots nômes, de l'étranger un mot zambique...

Quel bouquet ! Sous la pression des mots, les langues s'étaient déliées, les bouches décousues, les visages décrispés, les sourcils défroncés, les regards ne jugeaient plus, les mains n'étaient plus que caresses, les corps s'étaient mis à danser... Le vieil homme semblait ivre et avait, avec mille précautions, réajusté son chapeau et engrangé sa précieuse récolte avant de s'éloigner vers le compartiment suivant pour poursuivre sa quête insatiable. Mais la petite musique ne cessait de jouer, les mots résonnaient et donnaient à raisonner, s'embrasaient, s'embrasaient et s'emphrasaient, s'accolaient, s'emboîtaient, se multipliaient, croisaient et croissaient, convergeaient et conversaient... Les gens avaient retrouvé non seulement l'usage de la parole, mais aussi du geste, et surtout le sens de l'écoute, celle des oreilles et celle du cœur... Ils avaient finalement redécouvert qu'ils étaient un peu plus que des animaux des villes, des Hommes peut-être... Ils n'étaient plus seuls, ils n'avaient plus peur, ils avaient redécouvert l'important, l'indispensable : l'Autre, le voisin, l'étranger, l'ami, l'amour, toutes possibles rencontres que la foule et tous les écrans leur avait un temps masquées.

Ce changement de comportement se propagea de quartier en quartier, de ville en ville et fit l'objet d'une étude épidémiologique. Depuis lors, afin de prévenir toute rechute, l'on peut lire dans le métro et partout ailleurs une publicité qu'arborent paquets de cigarettes, sandwiches, boissons, friandises, journaux, et panneaux d'affichage : « L'usage de mots vous est vivement conseillé ainsi qu'à votre entourage » ou « L'abus de mots ne nuit nullement à la santé » – ou bien « L'abus de solitude peut provoquer des troubles graves » et même aussi « Protégez-vous, communiquez » et encore « Le silence vous gagne ? Parlez-en à votre médecin »...

Quant à moi, j'ai trouvé quoi leur dire : je les saoule de mots, je les romotise, je les amodoue, je les émotionne, je les embobine, je les empote : « T'aimer trop, métro... ». Mais ils ne m'écoutent pas...



# La Tour Eiffel aux premières loges ils parlent, pardon... ils se parlent !

**I**l y avait beaucoup de monde dans le RER vers six heures du soir. Franck était sur ses rails. Plus que jamais. La machine était lancée, le projet enclenché, *alea jacta est* ! Il n'aurait jamais pensé que ce serait si, comment dire, si « nœud dans la gorge », si « estomac en béton », si « Oh ! Putain j'ai la trouille », mais bon ! Il en rêvait depuis tellement longtemps qu'il n'allait pas renoncer maintenant, sa rame filait sur les voies du RER C, lui dans la cabine il jouait son rôle de mécano pour la dernière fois. Ah ! Non pas l'âge de la retraite, mais celui du ras le bol. Largement dépassé. Explosées les annuités ! Le sentiment d'être la mesure étalon du « j'en ai plein le dos, ras la cafetière ». Pas moyen de faire un voyage de plus, oh que non ! Pas question !

**V**ingt deux ans qu'il faisait la banlieue, vingt deux ans d'allers-retours, alors basta ! Ce paysage, toujours le même depuis des années, ces tunnels de plus en plus gris, de plus en plus taggués, ces passagers de moins en moins humains. Tout ça c'est fini, il ne supporte plus. Pourtant, il en avait rêvé gamin de la conduire cette loco, il n'a jamais trop su pourquoi mais ça le fascinait, peut-être Jean Gabin dans *La Bête Humaine*, peut-être les petits trains de son grand-père, toujours est-il que pour rien au monde il n'aurait fait autre chose. Eh voilà ! Les salauds, ils lui ont fracassé son jouet. Plus de plaisir, plus rien que de la fatigue, il se sent comme un agrume pressé. Saccagée la pulpe, déchiquetée la peau. Alors il ne va plus reculer maintenant. Oh ! Bien sûr il aurait pu démissionner tout bêtement, s'effacer doucement, et puis se calfeutrer chez lui, les volets fermés, se taper une bonne dépression et peut-être même s'y complaire. Mais de la merde ! Plutôt crever ! Ça leur donnerait raison. Ils n'ont pas voulu entendre ses appels au secours, eh bien ! celui là, on va voir ce qu'on va voir, mais s'il ne leur arrive pas au cerveau, c'est qu'ils sont sourds. « Y'a pas de problème pour les cheminots, c'est ça ? Elles sont bonnes les conditions de travail, pas besoin de soutien, pas besoin d'écoute ? Ok ! Bah ! On en reparle dans une heure ». C'est ce qu'il se dit Franck. Une heure. C'est le temps qu'il lui reste pour faire les titres du « 20 heures », pour rentrer dans le star-système, enfin, pour le traverser comme un météore, parce qu'il se doute bien qu'il ne va pas y rester. Hé ! A chacun ses moyens, hein ! Lui il est trop vieux pour Star Academy. « Allez, Franck, fais un point. Tout est calé ? Vérifie bien, t'auras pas deux occasions : Signal d'alarme ? Déconnecté ! Radio ? Volume au minimum ! La coupe pas, juste au cas où. Texte ? Su, archisu ! Costume ? Nickel, tiré à quatre épingles, le Franck ! Concentration ? Maximale ! »

**S**a rame vient de quitter la station Musée d'Orsay. Ça l'a toujours fait marrer, ce nom, Franck. La gare, elle s'appelle « musée », alors

## Mention Spéciale

que le musée, justement, c'est une ancienne gare ! On n'aurait pas pu garder le nom « gare » au moins pour la gare, non ? N'importe quoi, vraiment. N'importe quoi. Mais ce soir, ça lui paraît moins grave. De toutes façons, depuis sa prise de voyageurs à Austerlitz, il perçoit tout à travers une bulle de chewing-gum, comme celle du Prisonnier dans la série télé des années soixante dix, comme s'il ne faisait plus tout à fait partie du monde réel. C'est la concentration, ça isole. La seule chose qu'il a pris le temps de vérifier, c'est la quantité de voyageurs. Bon soir. Très bon soir. Bien pleine la rame, si tout se passe bien à Invalides, à craquer elle sera. Bondée, presque une rame de jour de grève, dis-donc. « C'est un signe, Franck, les dieux sont avec toi. Ca vaut le coup de le faire ce soir, tu joues à guichets fermés, mon grand. »

## Olivier DAVID (95 - Ermont)

**I**nvalides. Bingo ! Noir de monde le quai. Du coup, les hormones font leur travail, et le pouls de Franck grimpe en flèche. Ce n'est pas possible, il doit être à cent quatre-vingts maintenant. Le saut à l'élastique, c'est de la gnognotte à côté. Alors il se remémore bien vite les cours d'accouchement sans douleur où il accompagnait sa femme. Ouf, ouf, ouf. Respiration abdominale. Et voilà cent dix le pouls, ça a du bon la sophrologie. Allez en avant pour un trajet de plus, direction Pont de l'Alma. Insignifiant ce tronçon. Il l'a toujours trouvé insignifiant. Il a bien repris un peu de cachet depuis qu'un soir d'été une princesse s'est encastrée dans un pilier sur l'autre rive du fleuve, mais rien y fait, cela reste une section bâtarde, ni complètement enfouie, ni complètement aérienne, aussi terne que les immeubles de surface sont, à cet endroit, cossus. Alors il en profite pour percevoir une ultime fois cette énergie qui lui arrive dans le dos, cette puissance que lui communiquent les voyageurs, à travers les parois des wagons. Nostalgie : il ne la ressentira plus. Soulagement : il n'aura plus affaire à ces passagers qui l'ont trahi. Car ils l'ont trahi, ces entrailles le lui disent.

« Franck, regarde. Pont de l'Alma. C'est ta dernière entrée en gare sans anicroche. Freine ta machine. Extrémité du quai. Arrêt. Débloque les portes. La bulle de chewing-gum est de plus en plus épaisse, tu les vois flous. Fixe les écrans de contrôle. Tu te souviens, Franck, les fois où sur l'écran t'en repérais une et puis t'imaginais sa vie, tu lui inventais des aventures romanesques, t'échafaudais des plans pour qu'elle vienne jusqu'à toi ? Tu te souviens ? Ce soir, c'est à travers le chewing-gum que tu les vois. Sont

tous flous. Même lui, là ! Le connard qui tient la porte pour qu'elle ne se referme pas, pour que ses petits copains qui sont encore au portillon puissent monter dans la rame. Même lui, il est flou. Bande de blaireaux ! Ils vont te mettre en retard, bordel ton entrée en scène ! Ils ne savent pas que c'est ta vie que tu joues. Voilà, ils ont lâché. Sonnerie sourde. Fermeture des portes. Vas-y Franck. Maintenant ! Lance la motrice. Plein pot. A l'extérieur, que du flou, de l'archiflou, plus rien de réel. A l'intérieur du concret, du bien concret, du concret qui fait mal, la gorge en pierre, les poumons en métal rouillé, les articulations d'un vieux de quatre-vingt-quinze ans et le cœur comme un moteur de Formule Un en fin de grand prix. Lâche pas. Implose pas. Station Champ de Mars-Tour Eiffel. A fond les manettes ! Pas d'arrêt ! File. Y'a le régulateur dans la radio qui gueule, le volume est au minimum, mais tu l'entends quand même. Il ne comprend pas ce que tu fous, il t'ordonne de t'arrêter. Que dalle ! Qu'il crève ! Trace sur ta lancée. Freine quand tu le décides. Maintenant, Franck ! »

**C**rissement. Poussière de carbone. Il est dix huit heures douze. Il fait nuit noire. Le train de Franck est immobilisé sur le pont qui enjambe la Seine. Face à lui, légèrement à gauche, la Maison de la Radio. En arrière sur la droite, la Tour Eiffel. Fin de la première étape. Franck prend une inspiration profonde (abdominale) et calme ainsi sa machine organique (décidément la sophrologie, chapeau !). Ce faisant, il éclate la bulle de chewing-gum dans laquelle il évoluait. Tout redevient limpide. Un rire discret lui échappe : il imagine les autres acteurs de son drame, les voyageurs prostrés, bouche bée, sur le quai de Champ de Mars-Tour Eiffel ; les passagers de sa rame qui s'agrippent aux signaux d'alarme et qui réalisent que c'est sans effet. Il croit même entendre les jurons fuser : « Mais qu'est-ce que c'est encore que cette connerie ? Font chier à la SNCF ! Tous les soirs, c'est le bordel. Etc.... » Il réprime ce rire, pense que s'il avait eu le choix, il aurait préféré faire ce qui va suivre à pleine vitesse, ne s'arrêter à aucune station, mettre le terminus en ligne de mire et enfile les kilomètres ; mais ce rabat-joie de régulateur l'aurait stoppé net à la première gare. Alors il a choisi l'option « En attente sur le pont ». Et tout bien réfléchi, la Seine aux fauteuils d'orchestre et la Tour Eiffel aux premières loges, ça en jette. Quel pied !

**Début de la deuxième étape.** Il prend sa radio prévient sa hiérarchie : « Ne tentez rien pour me récupérer, au premier gland qui approche c'est un corps mort que vous retrouvez dans la cabine. C'est clair ? J'ai besoin de trois quarts d'heure. Tendez bien vos oreilles, écoutez la suite, c'est pour vous aussi. » Il jette un coup d'œil à la Maison de la Radio, se dit que c'est quand même con d'être si près et de ne pas pouvoir passer à l'antenne. Ça aurait fait une jolie émission de radio-réalité pour France Culture. Il inspire, se lance, se met au micro et s'adresse aux passagers.

**Entrée en scène.** « Mesdames et messieurs, restez calmes. Ne vous acharnez pas sur le signal d'alarme, c'est inutile, il est désactivé. Ni sur les portes, n'insistez pas, elles ne s'ouvriront pas. C'est le conducteur qui vous parle. Nous sommes bloqués pour quarante cinq petites minutes. Puis vous reprendrez vos vies, comme si de rien n'était. Juste une parenthèse. Ce n'est pas un incident technique. Ni un accident de voyageurs. C'est un accident de conducteur. Entièrement dépendant de ma volonté. Depuis des années que vous montez dans ces trains, sans réaliser qu'il y a un être vivant dans la cabine. Une rame automatique, ça changerait rien pour vous, hein ! Et bah ! Aujourd'hui, faut me subir, c'est le prix de l'humain. Alors on fait moins les fiers, hein ! Mais n'ayez pas peur, putain ! Je vais pas vous tuer. J'en veux pas de vos vies. J'veux juste vous parler pour soulager la mienne. Vous me devez bien ça, hein ! Parce que quand vous vous souvenez qu'y a un homme dans le poste de pilotage, c'est pour gueuler ! Des années que vous me rendez responsable de tous vos maux. Un train en retard ? C'est de la faute à Bibi. Les signalisations en rideau ? C'est encore Bibi. Le verglas sur les voies ? C'est toujours Bibi. Bibi, il est tout puissant, il est la SNCF à lui tout seul. Il est dieu, il décide de la météo. Il est directeur des centrales syndicales. C'est lui qui déclenche toutes les grèves, Bibi. Et même s'il travaille le jour de grève, il se fera engueuler quand même, parce qu'il faut bien que vous passiez vos nerfs. Mais c'est pour vous aussi qu'on fait grève, bande d'abrutis ! Parce que si nos conditions de travail sont pourries, comment voulez-vous que vos conditions de transports soient bonnes, espèce de niais ! Et puis socialement, ça vous réveille ! Parce que vous avez besoin d'être secoués, parce que vous dites amen à tout, parce que l'économie ceci, parce que le libéralisme cela, parce que « la vache ! Faut que j'm'accroche à mon siège. » Parce que vous croyez que votre patron il va hésiter à vous licencier, sous prétexte que vous l'avez laissé saccager vos acquis sociaux ? Vous croyez que les gouvernements, à un moment, parce que vous avez été « raisonnables », ils vont vous défendre vous, plutôt que les méga-puissances économiques mondiales ? Mais Bibi, il peut vous le dire, vous vous fourrez le doigt dans l'œil, on n'est pas chez Blanche-Neige, on est dans Bushland ! Ça fait une différence de taille. Bibi, c'est peut-être pas une lumière mais il est sorti de sa torpeur, il croit plus au Père Noël, Bibi. C'est pas le cas de tout le monde. Vous êtes sous hypnose, il serait temps d'agir. Ah ! Non hein ! C'est pas votre problème à vous, votre problème c'est que Bibi, il vous fait perdre votre temps, là ce soir, votre précieux temps. Vous voudriez retrouver votre petite maison de banlieue et votre petite famille ou votre petite solitude. Parce que vous pensez peut-être que Bibi, il est pas comme vous ? Bibi... Il a une vie, figurez-vous ! Eh oui ! Non seulement il y a un être humain dans la cabine, mais quand il en sort, il continue de vivre. C'est dingue, hein ! JE SUIS. Tout simplement. Comme tout le monde, avec un nom et un prénom. Est-ce qu'il y a seulement une personne dans ce

foutu train qui se soit demandé comment je m'appelle ? Est-ce qu'il y a une seule personne qui se soit demandé si j'ai une famille ? Eh bien ! oui, j'ai une famille. Même qu'il est question que j'la perde. Parce que ma femme et mes deux filles, elles n'en peuvent plus de mes sauts d'humeur, de ma vision grise, de mes pieds qui traînent à chaque fois qu'je pars bosser. Alors il se pourrait bien que cette année j'la finisse comme un con, avec mon chien, dans mon petit pavillon. Au fait ! C'est Franck, mon prénom, pas Bibi. Franck, il en peut plus de ce boulot. Il voit plus que le noir des tunnels et cette silhouette qui tombe sous sa motrice un soir de printemps. Et le bruit du corps broyé. Soutien psychologique de merde ! J'ai repris le boulot. « Apte » ils ont dit. Moi je m'sentais pas terrible, mais eux ils ont dit « Apte ». Si seulement vous m'aviez aidé, vous les passagers, si un seul du train de ce soir-là, avait photographié mon visage et était venu depuis m'encourager, un jour par hasard me reconnaissant dans la cabine. Mais rien. Depuis plus de deux ans. Rien. Le soir même, j'étais prostré, recroquevillé sur le quai, pas un voyageur ne m'a parlé, pas un ne m'a souri. Le plus drôle, c'est qu'il y en a peut-être un ce soir dans la rame. Je ne veux plus de ça. Quand c'est pas de l'agressivité, c'est de l'indifférence que vous me donnez. Je pense au collègue qui a fait descendre ses passagers sur la voie parce que son train était en panne, ils ont tous failli être fauchés par une rame lancée à pleine vitesse. Il avait obéi aux ordres. Moi je pense à lui. Je crois que si le drame était arrivé, personne ne l'aurait soutenu, ni vous, ni la SNCF, ni la presse. Et il aurait fait comment pour continuer à vivre lui ? C'est pour ne plus me poser cette question que j'arrête. Voilà. Je vous aurais bien laissé maintenant, mais j'vous ai pas tout dit. Mes jours de repos, je passe des heures dans ma cave à dire des textes, à jouer des sketches, à en écrire même. Alors vous imaginez bien que pour une fois que j'ai un public je vais en profiter. Moi Franck, je suis heureux de vous offrir ce spectacle radiophonique en guise d'adieu. Je vous déposerai ensuite en douceur à la gare suivante, je vous remercie de votre attention. » Fin de la deuxième étape. Dans les wagons, les voyageurs sont hagards, KO debout, quasi-dociles. L'étonnement a pris le pas sur la colère. Ils sont prêts pour le spectacle.

**Début de la dernière étape.** Le Spectacle de Franck. Il a choisi toutes sortes de textes, c'est un best-of, il a surtout veillé à ce que ce soit varié. Il démarre avec le sketch du digicode de Marc Jolivet, et puis pour doucher tout le monde il enchaîne avec le monologue de Thérémène à la fin de Phèdre. « A peine nous sortions des portes de Trézène... » Vu l'état émotionnel dans lequel il se trouve, il est bouleversant. Et puis Lorenzaccio, une longue réplique de Lorenzo dans une scène avec Philippe Strozzi « Tu me demandes pourquoi je tue Alexandre. Veux-tu donc que je m'assassine ou que je saute dans l'Arno... » Ensuite un sketch de lui, dans lequel il imagine que le sursaut de conscience sociale et politique viendra des machines. Il l'a écrit au lendemain du 21 avril 2002 après que sa télé a rendu l'âme pendant la proclamation du résultat des élec-

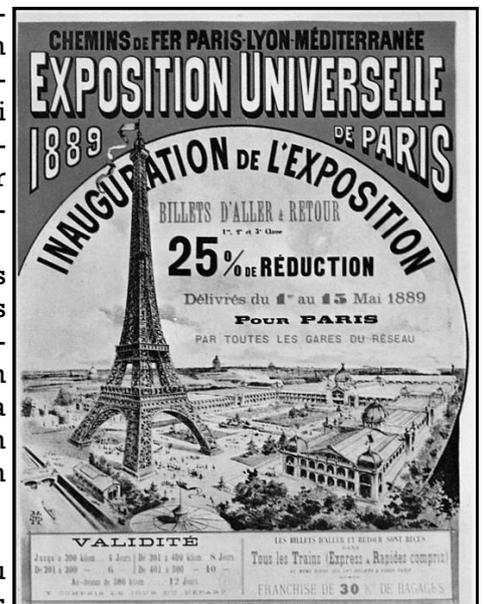
tions (écœurée la télé, elle démissionne). Et pour conclure, il joue seul la scène de la galère dans les Fourberies de Scapin, entre Scapin et Géronte. « Mais que diable allait-il faire dans cette galère... »

**Fin de la dernière étape.** Epuisé, il coupe le micro et sa radio, et relance sa machine au ralenti pour rejoindre la station Kennedy-Radio France. Il n'a pas entendu les rires dans les wagons. Il n'a pas senti que certains pleuraient. Et il ne perçoit pas non plus les applaudissements qui marquent la fin de son spectacle et accompagnent ses derniers mètres aux commandes d'une locomotive. Cela a duré quarante minutes. Le temps pour les télévisions toutes proches de ce quartier et prévenues par la SNCF, d'envoyer des équipes pour interviewer ce drôle d'oiseau. Arrivé en gare, quand il descend en tête de quai les forces de l'ordre le saisissent et aussitôt les caméras et les micros l'entourent. Il est emmené ainsi dans un brouhaha de questions trop denses pour que puissent arriver jusqu'à lui les saluts et l'émotion des voyageurs-spectateurs qui quittent maintenant le train pour revenir à la réalité.

Il ne sait pas vraiment quelles seront les conséquences de son acte, mais il a l'intime conviction qu'il a fait le bon choix, Franck.

**U**n peu plus

d'une heure plus tard, dans une petite maison d'Argenteuil, avertie par ses deux filles, Christine découvre au journal télévisé son époux qui est emmené par des policiers. Elle écoute incrédule cette histoire insensée que le journaliste rapporte, elle regarde ses filles et toutes les trois ne savent plus très bien si elles doivent rire ou bien pleurer. Elle regarde encore l'écran et elle réalise qu'il porte son costume de marié. A cet instant précis, elle sait au plus profond d'elle-même qu'elle ne le quittera pas.



## Itinéraire les yeux fermés



### Coup de coeur "A la Page 2001"

Il y avait beaucoup de monde dans le RER vers six heures du soir, donc mouvement assuré. Un coup à droite, un coup à gauche. Nous sommes tous bien calés les uns contre les autres : un banc de posidonies accroché au fond de l'eau se balançant suivant le sens des vagues à chaque ralentissement, à chaque départ. Moi, je compte. Je compte les arrêts, les départs. J'attends les crissements, les ébranlements, les virages. De cet itinéraire parcouru chaque jour je connais les moindres reliefs audibles, les odeurs changeantes, les présences envahissantes ou plus furtives. De cette ligne je sais tout, je sens tout.

Le chemin du soir, c'est mon préféré. La journée a effacé les recommandations dont tous les matins entre sept heures quarante et sept heures cinquante maman me rebat les oreilles : sois attentif, ne parle à personne, ne change jamais d'itinéraire. Elle a développé une capacité extraordinaire pour dire chaque jour les mêmes choses en employant des mots et des tournures différentes. Elle a peut-être raté une vocation de professeur de français. À la place elle s'est sacrifiée pour ses trois enfants et pour moi le plus jeune en particulier. Mais chaque soir, mon moment de liberté, je le vis dans le RER. Il est mon univers favori, un morceau de temps en suspens entre deux rives pavées d'obligations, de conventions. Le RER me conduit d'un monde à l'autre en me rassasiant de sensations. Parmi les autres, je suis comme les autres, un homme libre.

Depuis plusieurs jours, dans le cinquième wagon du RER pris à dix-huit heures quarante-cinq à La Défense, un regard se pose lourdement sur moi. Je ne suis pas capable de dater précisément cette impression qui m'emmailote, me reconforte, me tient chaud, me fait exister quelques minutes. Mon nouveau compagnon de voyage, le regard, irradie de bienveillance. C'est un regard de femme. Je le sais, il est accompagné par un des derniers parfums à la mode sorti par un couturier branché juste avant les fêtes de fin d'année. Le regard colle à ce style de mode ; il est donc à la fois jeune, raffiné, voire même cultivé.

Maintenant, mon compagnon de voyage, je l'attends chaque soir, je l'espère. Je sais qu'il pénètre dans le cinquième wagon une station après moi. C'est bien, comme ça j'ai le temps de me préparer à l'accueillir. Il s'approche chaque soir un peu. Il se pose sur mes épaules, sur ma nuque, sur mon profil. Maman me dit souvent que mon profil parfait n'est pas gâché par mes yeux un peu creux. Mais c'est une parole de mère adressée à son fils ; faut-il vraiment croire l'amour maternel ? Au cours des cinq derniers soirs, le regard s'est approché pe-

tit à petit. Malgré le monde il a réussi à se placer exactement à l'endroit voulu : un peu plus proche que la veille mais pas tout à fait à côté de moi quand même. Alors moi, j'arbore mon profil. J'alterne entre le côté droit et le côté gauche. Je n'ai pas pu déterminer si j'ai un profil meilleur que l'autre.

Le regard descend une station avant moi. Je suis orphelin pour quelques minutes, alors je me repasse le film du regard dans ma tête. Il est vif, brille d'un éclat noisette souligné de cils longs et épais. C'est le regard d'une jeune femme brune. Ce parfum ne peut aller qu'à une brune. Il me fait penser à l'Andalousie, au soleil et aux oranges douces-amères. Lorsque la jeune femme quitte le train, sa présence odorante plane encore un moment parmi les voyageurs, légèrement tendu, comme un voile léger au-dessus des têtes. Puis il disparaît petit à petit absorbé par la présence et les préoccupations de tous ces gens qui ont envie de rentrer chez eux. Alors que moi, j'aimerais bien ne pas devoir tirer un trait sur cette fin de journée, garder l'écharpe de parfum, le regard posé insistant et délicat.

### Bénédicte LESIEUR (95 - Saint-Leu)

Mais il faut que j'attende jusqu'à demain soir pour rencontrer à nouveau le parfum. Quand j'aurai compté les pas qui séparent le pied de la tour dans laquelle je travaille de la station du RER, compté les marches qui s'enfoncent sous le parvis pour mener jusqu'aux quais, attendu de longues minutes que les wagons se hissent jusqu'à la station suivante, enfin, l'apparition olfactive pénétrera dans la rame et petit à petit l'imprégnera.

Mais avant, la soirée m'attend. Je vais la peupler d'images, de celles qui collent au parfum. Je ne dois rien dire à la maison, ne pas avouer les raisons de mon humeur légère. J'ai plus de vingt ans mais je ne serais pas compris : une rencontre de RER ne peut pas passer pour sérieuse aux yeux de maman qui a des critères très stricts et sur lesquels elle ne semble pas capable de revenir. Malgré son âge, ses trois enfants, la vie ne lui a pas appris à ménager le compromis. Les gens, les événements sont régis par des principes voire des dogmes déclinés sur le mode : on peut, on ne peut pas, on doit, on ne doit pas. La place de la discussion est, dans ce système réduit à la portion congrue. Donc, je vais garder ces bouts de voyage en RER bien au chaud dans ma tête et mon cœur rien que pour moi, les faire revivre grâce à mes studios de cinéma personnels où la belle à l'odeur de chaleur et d'orange sera l'héroïne de chaque séquence.

# Tic-Tac



## Coup de coeur Municipalité

**D**ix huit heures quarante cinq, je suis dans le RER. Une vague me pousse vers l'avant puis une autre vers l'arrière. J'attends au cœur de ce courant humain que la station suivante surgisse au bout du tunnel. Les portes s'ouvrent, un flot de voyageurs descend aussitôt remplacé par de nouveaux paquets de gens en transit. Je hume l'air. Les odeurs tournoient, se mélangent, s'entrechoquent. Au bout de quelques secondes je commence à les séparer, à les classer. Je trouve l'odeur du sud, d'Espagne et d'orange, là juste à ma gauche près, si près de moi. Le convoi s'ébranle, je nage dans le bain de l'odeur de la jeune femme brune, j'y voyage. Au bout de quelques secondes, j'entends un bonsoir clair, léger. Il s'adresse à moi, il est assorti au parfum. C'est incroyable comme une voix peut ressembler à un parfum. Un vent de panique bat dans mes tempes. Mécaniquement, je lance un bonsoir que je trouve aussitôt piteux voire ridicule. Mais je n'oublie pas une règle de base que je me suis imposée depuis longtemps et qui est devenue un réflexe à force de répétition : me montrer de profil. Le parfum est très, très près de mon épaule. Un, deux... dans quatre stations, il sortira de la rame pour s'évaporer à l'air libre.

**Q**ue dire, que faire, ne montrer que le profil, ne rien concéder d'autre sur le visage ? S'essayer à quelques banalités au lieu de rester figé ? Mais impossible d'organiser une idée. Alors je lance un pitoyable « Je vous croise souvent dans le RER à cette heure ». Je sens qu'un sourire me répond : « Oui, nous avons les mêmes horaires de travail ». Le silence se prolonge et le bien-être s'installe. Je baigne dans une ouate tiède, des nuages d'harmonie et de compréhension... Mais je n'oublie pas de compter ; c'est à la prochaine station que la voix à l'odeur d'orange descend. Les roues métalliques crissent sur les rails et brisent la quiétude. Le flot quitte le wagon mais le voile de parfum reste tout près de mon épaule gauche, puis un soupir à peine perceptible me confirme que la jeune femme est encore là.

**P**eut-être descendra-t-elle à la prochaine station comme moi. J'espère qu'elle fera un bout de chemin en ma compagnie. Puis, tout d'un coup, cette idée m'affole. Non, il ne faut pas qu'elle quitte la rame en même temps que moi. Elle ne doit pas savoir. Un dernier coup de frein, les portes s'ouvrent ; c'est à mon tour de descendre. Je prépare mentalement les quelques pas que je vais devoir parcourir jusqu'à la porte. Je me retrouve sur le quai. A mon grand étonnement, le parfum, le regard se retrouvent près de mon épaule gauche.

– Ha ! nous descendons à la même station ce soir ! me dit la voix brune orangé d'un ton enjoué.

**L**e double claquement métallique de ma canne blanche télescopique reçoit pour tout écho un silence pesant. Aussitôt, le parfum disparaît, aspiré dans le courant d'air d'une fuite.

**I**l y avait beaucoup de monde dans le RER vers six heures du soir... ce soir-là, comme tous les autres soirs... Mathilde, frêle silhouette grise, lasse, épuisée par une nouvelle journée de travail, se laissa tomber sur la banquette lacérée à coups de cutter et zébrée de graffitis, sans doute l'œuvre de jeunes en mal de vivre et révoltés contre une société hostile. Mathilde n'avait ni la force, ni le courage de se rebeller contre le monde qui l'entourait. Elle se fondait dans la masse mouvante de tous ces banlieusards qui, jour après jour, telle une marée humaine, descendait à Paris le matin et remontait le soir vers ses HLM, dortoirs et cages inhumaines. Depuis longtemps, elle n'attirait plus personne... quarante-cinq ans, un physique insipide... quelques fils d'argent dans ses cheveux bruns, de grands cernes sous ses yeux sombres... Ni les moyens, ni l'envie de passer chez le coiffeur ou chez l'esthéticienne... pour qui, pour quoi ? Son existence était déterminée comme le tic-tac d'une montre bien réglée, ni avance, ni retard : lever six heures, les infos, le petit déjeuner, il fallait ensuite réveiller les enfants avant de partir... une caresse rapide avant de refermer la porte. Sept heures trente : départ dans un RER bondé, encore à demi endormie, en route vers une nouvelle journée aussi morne que les précédentes, sans histoire, sans surprise, à exécuter les gestes habituels et effectuer un travail monotone et sans intérêt.

**Q**ue ne fallait-il pas supporter pour nourrir la famille ? Seule pour élever ses deux enfants... Le loyer, les factures, c'était son obsession. Tout cela revenait régulièrement comme le tic-tac lancinant de la vieille comtoise héritée de ses grands-parents qui trônait dans la salle de séjour. Le va-et-vient du balancier ponctuait ses pensées et les gestes qu'elle accomplissait machinalement depuis des années. Il égrenait son chapelet de minutes, d'heures... sans interruption, lancinant, lui rappelant à chaque instant l'inconstance de tout, la vanité de son existence. Il résonnait dans sa tête, à la fois envoûtant et obsédant. Le temps passe, Mathilde... tu vieillis, Mathilde... tu n'y arriveras pas, Mathilde... le bonheur n'est pas pour toi, Mathilde... Chaque battement de l'horloge te rapproche de la mort, Mathilde...

**S**ix heures, ce soir-là, dans le RER... Mathilde sortit machinalement de son sac le roman commencé le lundi matin. Un "poche" par semaine, c'était le rythme... Pas grand chose... Pourtant, elle aimait ça, la lecture, avant, quand elle en avait le temps. Ce voyage dans un RER minable, matin et soir était le seul moment de plaisir qu'elle pouvait s'offrir, une oasis dans la grisaille du quotidien.

**B**ien vite, le tic-tac de la montre la rappelleraient. Elle ne penserait bientôt plus à elle-même, plus le temps ! Comme elle haïssait cette comtoise qu'elle allait bientôt retrouver, son balancier, son tic-tac perpétuel, symbole du temps qui passe... une obsession... de quoi se frapper la tête contre les murs pour oublier, dormir, oublier... Dormir, oublier, ne plus entendre l'horloge, ne plus voir de montres, de réveils, ne plus voir la comtoise...

**L**e roman n'arrivait pas à la captiver, ce soir-là, vers six heures dans le RER. Station Châtelet, le grand ballet : descentes, montées... des hommes, des femmes se croisaient comme des ombres pressées. Des pensées obsédantes martelaient ses tempes... Auras-tu le temps de passer chez ton amie comme promis ? Auras-tu le temps de t'arrêter faire quelques courses ? Auras-tu le temps ? Auras-tu le temps ? Tic-tac, tic-tac... Le balancier de la comtoise oscillait devant ses yeux, moqueur, implacable, impitoyable : Tu n'y arriveras pas, tu n'y arriveras pas... Tic-tac ... Tic-tac...

**U**n homme s'assit en face d'elle, silhouette grise et insipide comme toutes les autres - ni beau, ni laid - ni jeune, ni vieux... un homme banal, comme tous ceux qui se trouvaient autour d'elle, ce soir-là, vers six heures, dans le RER... Pourtant, quelque chose en lui l'attirait, quelque chose d'indéfinissable... Un sentiment étrange envahit Mathilde. Elle abandonna tout à fait sa lecture. Il n'était pas comme les autres... Tout à coup, l'homme releva sa manche gauche et découvrit une montre... Il y jeta un coup d'œil furtif. La manche retomba... Quelques instants plus tard, il recommença. Et puis une autre fois... et une autre fois encore. Il n'avait pas "une" montre, mais deux, mais trois, mais quatre, cinq montres à chaque bras. Quelle idée ? Il les regardait tour à tour. Il relevait une manche, puis l'autre... Un sourire illuminait son visage à chaque fois. Il vivait dans un autre monde, son propre monde.

**E**ncore un être obsédé par le temps, se dit Mathilde. Elle ne pouvait détacher ses yeux des bras de son voisin. Des tic-tac se mirent à résonner dans sa tête, des aiguilles se mirent à tourner devant ses yeux. Tic-tac... manche gauche, tic-tac... manche droite... Un sourire hébété sur les lèvres de l'homme ...Tic-tac... tic-tac... tic-tac... Aucune montre n'indiquait la même heure, bizarre... Pourquoi ? se dit-elle. Des fuseaux horaires, tous les fuseaux horaires, mais oui, c'était cela... Il était midi à New-York, deux heures à Hong-Kong, dix-huit heures à Paris ! L'homme voyageait dans le temps et dans l'espace, chaussé de ses bottes de sept lieues, au gré de sa fantaisie. Il vivait dans un monde imaginaire et ne connaissait aucune limite. Il planait dans le temps et hors du temps, dans l'espace et hors de l'espace... Singapour, Rio, Berlin, Tokyo... Le monde s'ouvrait devant lui. Des souvenirs heureux surgissaient dans son esprit, elle en était sûre, il souriait ! Il avait dû

vivre des aventures extraordinaires. Lesquelles ? Il avait dû connaître des femmes merveilleuses dans chaque pays visité. Peu lui importait, cet homme avait vécu des expériences hors du commun. Tic-tac... Montréal... tic-tac... Pékin, tic-tac... Manche gauche... Tic-tac, manche droite. Ses yeux étincelaient. Elle s'embarquait avec lui dans un voyage inattendu. Elle avait, elle aussi, quitté ce train minable, elle rayonnait, elle vivait ! Le tic-tac de la montre n'avait plus rien d'obsédant pour Mathilde, tout à coup, dans le RER, vers six heures du soir. Il la berçait !

## Michèle PARET (95- Argenteuil)

**E**lle se sentait transfigurée, tout resplendissait autour d'elle, les visages des autres voyageurs s'illuminaient, se transformaient, s'animaient. Ils respiraient la joie de vivre. L'humanité toute entière était heureuse. Son cœur se mit à battre sur un rythme joyeux. Elle s'envolait, elle quittait son existence morne et banale. A elle, les grandes aventures, les grands espaces ! Tic-tac, elle planait hors du temps, entraînée dans un tourbillon effréné. Tic-tac, elle vivait, elle se sentait libérée de toute contrainte, enfin libre. Elle fixait toutes ces montres qui battaient leur joyeux tempo. Elle rêvait, elle rêvait, elle souriait, plus rien n'avait d'importance. Elle suivait l'homme sur ses routes lointaines.

**E**t puis, tout à coup, les freins du RER se mirent à grincer, à grincer, rompant le charme, la ramenant brusquement à la réalité, douleur indescriptible ! Elle ne pouvait détourner les yeux de toutes ces montres, des manches que l'homme continuait à remonter et à descendre, imperturbable. Elle n'aurait pas pu lui adresser la parole... Loin d'elle toute tentation de ce genre, mais il la fascinait, elle ne pouvait pas détacher son regard de lui. Un doute envahit Mathilde. De quel trouble souffrait-il ? Était-il victime d'une obsession, d'une compulsion ?

**T**ic-tac.... Tic-tac... Tic-tac... toc... C'était un **TOC!**



**R**emise des prix en présence de Mr LE GAC, Maire de St-Leu. A sa droite, Mme Isabelle STOFFAES, Conseillère municipale à l'Action culturelle.

# Le lapin rose



## Coup de coeur Jury Lecteurs

Il y avait beaucoup de monde dans le RER vers six heures du soir. D'ailleurs qui pouvait imaginer qu'il n'y avait presque personne à une heure pareille, sauf un provincial étourdi ou un automobiliste naïf ?

Constatant cette normalité du quotidien, Théo monta à Châtelet les Halles. La chaleur du début juin donnait l'impression qu'il y avait plus de monde encore. Il réussit à se glisser tant bien que mal avec sa guitare serrée contre lui comme un bébé. Il se cala, dos au strapontin, bien campé sur ses jambes, la casquette noire rejetée en arrière de la tête. Il souriait. Cela devait se remarquer car c'est un état inhabituel dans les transports en commun. L'expression « transporté de joie » ne devait pas s'appliquer aux heures de pointe. Il souriait malgré lui car ses pensées étaient à l'optimisme ce soir-là. Ses grands yeux noirs se promenaient sur les visages comme une soie déroulée. Il avait un certain goût pour observer les gens et s'amusait, comme lorsqu'il était gamin, à imaginer dans quel film « ces gens-là » auraient pu tourner. Le gros qui transpirait en soupirant aurait fait un parfait convive dans *Le dîner de con*. Pas d'erreur, le gars qui mâchait du chewing-gum d'un air ironique pouvait donner la réplique à Bruce Willis. La petite blonde était canon mais son look pas terrible... Ce jeu avait le pouvoir de rendre n'importe quel trajet distrayant et d'oublier qu'on était parfois trop comprimé.

Théo avait rendez-vous à Cergy dans les nouveaux studios d'enregistrement qui venaient d'être inaugurés. L'album qu'il préparait lui semblait prometteur. Il lui manquait un titre mais Mickaël et Amine auraient vraisemblablement de bonnes idées. Qui pouvait dire si d'autres que lui ne se rendaient pas également à un enregistrement. Jeu de probabilités. C'était plus facile d'observer les gens lorsqu'on trouvait une place assise aux heures creuses, mais, avec l'affluence, le champ d'observation se réduisait à des dos appuyés, des aisselles suspendues, des mains entremêlées et cramponnées à la barre ou des sacs à dos menaçants. Jeu des probabilités. Quelle chance y avait-il d'être assis à côté d'une fille top model ? Mieux valait se refaire des films et rester cool. Théo finissait sa journée de boulot à la Fnac des Halles et n'avait pas peur de rester encore debout. Cela le mettait en condition pour affronter la pression des studios.

Théo, enfin Théo K, comme il signait ses chansons avait l'impression que l'avenir s'éclaircissait après des années difficiles. Il adorait le ciné et les baskets new-look mais sa vraie passion, c'était la guitare. Il songeait aux galères qu'il avait connues et qui se métamorphoseraient bientôt en succès et recon-

naissance. Il n'y avait pas que les citrouilles qui pouvaient se transformer en carrosse ! Son premier single n'avait pas été aussi détonnant qu'il le souhaitait. Normal, avaient dit Mickaël et Amine, on est encore jeunes. Faut ramer encore ! avait suggéré Jacky, le type qui était un peu leur impresario à tous les trois.

- Tu as du talent Théo ! Fonce, tu vas les bouffer ! Tu vas crever le hit un de ces jours, je te dis. Tes paroles-symboles, c'est pas du rap mais c'est un nouvel esprit. Avec tes accords de guitare, le saxo d'Amine et la batterie délirante de Mika, ça va booster tes chansons !

Théo souriait toujours en pensant à ces paroles. Le RER était une mini scène avec plein d'admirateurs potentiels. Tout avait commencé par hasard. C'est ce que l'on disait en général, quand on n'arrivait plus à refaire la chronologie exacte des événements. Parce que le hasard, parfois, on lui fait des pieds de nez. (Pour ne pas dire un mot plus gros-

## Caroline TAFOIRY (95 - Cergy)

sier !). Défilé d'images propres au plus petit voyage.

Théo, qui était d'origine camerounaise, avait vécu onze ans avec sa mère et son frère, de trois ans son cadet, dans un vétuste petit appartement à Argenteuil. Un beau jour, sa mère était partie rejoindre le pays avec un homme qui lui avait promis tous les paradis... Cela n'avait pas été facile. Elle avait fait de son mieux pour s'occuper de ses enfants après que les papas eurent pris la poudre d'escampette sans lui laisser ni explications ni ressources. Elle chantait néanmoins. Elle chantait bien et cela lui permettait de gagner un peu d'argent dans les fêtes où on l'invitait pour animer les soirées. Théo et son frère avaient été séparés et placés en famille d'accueil. C'est ainsi que Théo se retrouva désemparé et Cergyssois !

Les gens descendaient et surtout montaient dans la rame, chacun s'arrangeait pour trouver une place entre un dos et un bras. Théo revoyait l'époque où les journées lui semblaient d'un ennui mortel. Les « bonnes manières » dispensées par la famille d'accueil : une contrainte. Cela déclenchait en lui un véritable rejet. L'école ? Il s'y sentait plus coincé que dans le RER. Il avait envie de bouger, de chanter, de crier, de partir. Il était mal, il avait mal. Comme il était black, il ressentait un décalage entre les mondes, même s'il était incapable de situer le Cameroun sur une carte. A l'intérieur de lui régnait une sensation indéfinissable. Ses copains étaient comme lui, avec des situations pénibles et un passé doulou-

reux. Alors les petits vols devenaient un jeu, une évasion. Comme fumer ou boire un coup, pour être pareils aux grands. Piquer des CD aux « 3 Fontes », ça bougeait. Jusqu'au moment où les keufs intervenaient...

**T**héo avait 16 ans au moment où il fut en contact avec un éducateur spécialisé. C'était le RER qui remuait tout cela dans sa tête.

- Salut ! je m'appelle Mam. Tu veux quoi dans la vie ? Continue comme cela et tu finiras pas loin...
- M'en fous !
- Idiot !

**L**e dialogue, pourtant insignifiant, gardait toute son lacuité. Le RER était bondé et l'air suffocant. Théo se souvenait de sa méfiance à l'égard de Mam, malgré son sourire et sa peau black. Le mot *éducateur* lui donnait la nausée. Et pourtant, c'était Mam qui le premier lui avait fichu une guitare entre les bras. Mam avait dit : « La guitare, c'est comme ta vie, tu la prends bien en main et tout peut arriver ». Au début, ça grattait mal ; mais, subitement, sans avoir besoin de fumer un joint, Théo rentrait dans un univers éclatant. Cela dura des semaines et des mois jusqu'à ce qu'il puisse s'offrir sa première guitare. Celle qu'il serrait contre lui, parmi tous ces voyageurs. Dès que la violence ou la nostalgie s'infiltraient en lui, son instrument traduisait tout ce qu'il ne pouvait dire. Il avait rencontré Mickaël et Amine au Centre. Malgré quelques confrontations orageuses, ses potes le soutenaient. Que de soirées à composer ! Théo s'était mis à écrire des textes.

- Putain, t'es un boss pour écrire ça ! T'es mieux que Renaud !
- Lâche-moi !

**M**ika, c'était le rythme en personne. Il tapait sur tout et cela devenait de la musique. Amine disait en rigolant que ses ancêtres étaient charmeurs de serpents et que c'était normal que le saxo lui colle à la peau ! (de serpent, bien sûr !). La musique coulait en eux, spontanée et libre. Mam les encourageait toujours mais ses compliments n'étaient pas tendres. C'est de la soupe ! Arrêtez le massacre ! Vous le faites exprès ! Rigole pas ! Défonce-toi ! Pas de gens comme vous dans mon groupe, si ça continue ! Mam leur avait quand même présenté Jacky. Mam se produisait avec les Mix Street et d'autres groupes plus célèbres encore. Impressionnant Jacky, relax et autoritaire à la fois...

**I**mages. Bruits. Grincements de rail. Sursaut du compresseur ponctuant le trajet. Rugissement à la fermeture des portes. La sensation de quitter vraiment Paris se manifestait dès qu'on sortait du réseau souterrain et que l'immensité de la ville s'offrait au regard. Perdu au milieu des hangars et des poutrelles d'acier, le clin d'œil d'un petit pavillon en meulière avec son jardinet surprenait dans ce décor gigantesque.

Des gens qui roulent  
Des gens maboules

La Big société a pas de pitié  
Tes rêves trépassent à la télé !

**T**héo souriait en fredonnant pour lui seul. Tout devait être prétexte à texte, lui avait recommandé Jacky. *Du tempo et des mots*, cela lui plaisait comme titre. Peut-être un peu long. A moins de choisir *Mots-Tempo*. Pourquoi pas ? On verrait avec Mika et Amine. Celui qui venait de monter en arborant de petites lunettes noires semblait échapper directement de Matrix... Le soleil éclairait la peinture jaune du wagon. Il y avait un avant-goût de vacances ou de fête de la musique. La voix de Théo était chaleureuse au micro. Il devait peaufiner son jeu de scène pour se produire en concert... La

c o n c u r -  
- Tu



rence était rude. crois quoi ? disait Mam.

**T**héo K regardait les gens, regardait son passé, regardait le soleil à travers les vitres tagguées et souriait à son avenir. Une femme qui n'était pas très jeune monta avec un grand sac accroché sous le bras et débita la phrase rituelle de ceux et celles qui s'apprêtaient à faire la manche. Puis elle entonna une chanson très douce. Théo la voyait de dos. Elle portait une robe rouge bariolée, des pieds nus dans des savates usées et des anneaux géants aux oreilles. On aurait cru une vieille Esméralda africaine. Elle poursuivit avec un air de Gospel et les voyageurs restaient médusés tellement l'émotion qui se dégageait de son timbre était puissant. Elle sortit une petite boîte pour recueillir les sous et Théo vit son visage. C'était celui de sa mère, tel qu'il pouvait s'en souvenir ! Etait-ce possible ? Elle ne lui prêtait pas plus d'attention qu'aux autres passagers, toute occupée à ramasser quelques pièces très, très vite. Leurs regards ne se croisèrent pas. Théo ne souriait plus. Son passé surgissait dans le RER, il était sous le choc. Peut-être qu'il avait halluciné un instant. Durant le trajet, les images avaient suggéré le passé. Cependant, cette voix rauque et douce...

**L**a robe rouge avait déjà quitté la rame et Théo fixait bêtement ce crétin de lapin rose qui était le seul à ne pas avoir compris qu'il fallait retirer ses



Le contrôleur regarda au-delà de la vitre. Ce mur... j'étouffe... ,se dit-il en desserrant le nœud de sa cravate avec brusquerie. Enfin ! Le train sort du tunnel... Et tandis que son regard se perdit dans les méandres du paysage, le contrôleur posa une main sur sa tête, pour s'assurer que sa casquette était toujours là. Par-delà la fenêtre, le soleil rejoignait péniblement l'horizon, à l'instar d'un prisonnier rechignant à regagner sa cellule après une journée de permission. Des arbres chenus, soldats postés autour de champs de blé, semblaient veiller sur une zone jadis occupée. Par le biais de la vitre, la lumière extérieure éclairait la part d'ombre, le côté obscur, le coin noir du cerveau du contrôleur. Comme si quelqu'un allumait la lampe d'un vieux grenier. Des images de son passé défilèrent dans sa tête. Des souvenirs jaillirent de sa mémoire, dans le désordre, comme des filets d'eau s'écoulant par jets, d'un robinet n'ayant pas servi depuis longtemps. Peu à peu, des scènes se succédèrent de manière logique.

Qu'il avait fait froid, cette fin d'après-midi d'août 1945 ! Sur le quai de la gare de Strasbourg, les gens s'étaient précipités pour monter dans le train à destination de Paris-Gare de l'Est. Dans la cohue, Hermann, venant de quitter la Roumanie pour fuir la misère, était passé inaperçu. Il s'était frayé un chemin jusqu'aux marches du train, entre les bousculades des uns et les récriminations des autres. Il était monté à bord, en passager clandestin.

- Hep, vous, vos papiers ! lui avait lancé un agent.

En ce temps de guerre, la zone occupée s'avérait surveillée. Hermann, ne comprenant alors pas un mot de français, avait deviné... il avait eu si peur... il avait bien failli...

- Arrêtez-le ! avait hurlé le gendarme, le nez en sang.

On avait barré la route à Hermann, quelques mètres plus loin. Et le policier lui avait mis les menottes. Le contrôleur se souvenait du « clic » des menottes. Il s'en rappelait comme si c'était hier. Il l'avait oublié ce « clic », qui ressemblait pourtant tellement au « clic » de sa poinçonneuse. Depuis quarante ans, il le reproduisait sans cesse, ce bruit en validant les billets des voyageurs. Il le répétait sans arrêt comme une obsession, ce « clic », depuis qu'il était devenu contrôleur. Pendant un mois, il avait vécu en prison, enfermé entre quatre murs. À étouffer. À entendre geindre les prisonniers. À observer les mouvements des rayures noires et blanches des forçats à travers les barreaux de sa cellule. Pendant ce temps, Rita l'avait attendu, à Paris, pour leur mariage.

Au sortir de prison, il avait eu tellement honte qu'il avait changé son nom. Avec un nom comme Legal, c'est sûr, je n'oublierai plus jamais la loi ! avait-il pensé. Au sortir de prison, il avait eu tellement honte qu'il avait enfoui sa véritable nature, comme on se serait débarrassé d'un meuble en l'entreposant dans un vieux grenier. Avant en Roumanie, j'avais plein de désirs... j'embrassais la vie avec un enthousiasme démesuré... je m'enflammais avec passion pour une kyrielle de choses... je vivais avec tant d'ardeur... Que m'est-il arrivé ? Que suis-je devenu ? En réglant ma vie sur la cadence monotone d'un train, j'ai cru régler mes comptes avec moi-même. J'ai cru me pardonner la terrible erreur que j'ai commise en devenant une fois dans ma vie, un hors-la-loi. J'ai cru étouffer le

**Affiche du Collectif Sans Ticket** cul-  
m'a sans  
au plus pro-  
même. En ré-  
prisonnier de  
pendant  
nées, sans  
voir. Mainte-  
nable erreur  
une impla-  
Ce policier...  
mais dû...



Chacun appréciera l'intelligence du slogan !

Présent, je suis de nouveau envahi par la honte, par cette honte que j'ai refoulée dans un coin de mon cerveau, il y a quarante ans. Et cette honte parcourt ma charpente de chair comme un rat courant sur les planches vacillantes d'un vieux grenier. Et maintenant, voilà que ce plancher de bois, rongé par les mites, se fend en deux et oh ! mon dieu ! il se fragmente en mille morceaux ! Il tombe en lambeaux ! Comme j'ai eu tort d'agir ainsi ! Comme j'ai eu tort d'enfouir mon identité ! Comme j'ai eu tort de faire

# Concerto pour train russe en neige majeure, adagio



Coup de coeur Les Amis de la Bibliothèque

Il y avait beaucoup de monde dans le train vers six heures du soir. Le tout XIX<sup>ème</sup> siècle était là. Il y avait Marx, bien sûr. Au fond du wagon réservé aux pauvres, il murmurait à des bou- bous africaines ses projets de révolution. Il disait,



exalté, qu'il sentait venir le Grand Soir. Elles, elles avaient compris le « Grand Noir ». Elles flairaient à plein nez chez cet homme vieillissant la proposition indécente et la surestimation de soi. Elles pensaient que la dictature du prolétariat qu'il évoquait sans cesse, c'était l'annonce d'une folle nuit envoûtante dans les bras d'un gros barbu qui se prenait pour l'étalon de l'Histoire. Elles lui firent les yeux doux, croyant qu'il leur parlait d'amour alors qu'il n'avait que le pouvoir à la bouche. Il me fit un signe de la main que je lui rendis bien volontiers malgré la lutte des classes qui nous opposait, moi le comte et lui, le révolutionnaire.

Il y avait Keanu Reeves aussi. Et Coleridge. Ces deux-là s'embrassaient sans scrupule au milieu d'une foule hétéroclite qui n'y voyait que bagatelles et inconscience juvénile. Les lunettes noires de l'éphèbe post-moderne étaient embuées par le vers que clamait le poète britannique pré-moderne. *The Frost performs its secret ministry*. Jean Genet, dans son coin, matait la scène avec ennui. De longs filets de vapeur sortaient de ses narines. Le froid était intense. L'hiver était froid. Et puis, il y avait aussi l'habitué. Léon Zitronne. Le bon bougre ! Il essayait d'écouter la radio. Mais trop de bruits étouffèrent les nouvelles du monde.

Quant à moi, comte Vilichenko, improductif en tout, j'étais assez riche et assez triste pour vouloir éviter la compagnie des hommes. A la longue, le XIX<sup>ème</sup> siècle finissait toujours par m'agacer. Je ne me sentais d'aucun temps, comme nombre d'hommes de nombreuses d'époques. Malheureusement, les wagons bourgeois étaient tous remplis. En soudoyant les contrôleurs, je réussis toutefois à obtenir un compartiment. Ils le vidèrent préalablement de ses deux vieilles dames qui continuèrent à pala-

brer comme si de rien n'était. Je les remerciai d'un beau salut et engouffrai ma servante ainsi que mon corps dans le petit espace de velours chauffé et silencieux. Seuls les mouvements du train donnaient vie à ce lieu, nous rappelant que nous n'étions pas hors du temps. Heureusement pour nos narines, l'horrible parfum des mourantes qui nous avaient précédés se dissipa rapidement. Ma servante, Mademoiselle Babaiev, exquise, s'affairait à poser et à ranger nos valises. Je m'assis près de la fenêtre et contemplai les steppes. La pluie était vive. Un peu de buée, discrète, gagnait les coins des carreaux. Le voyage allait durer encore longtemps. Généralement, avec ce train et à cette heure-là, nous n'arrivions à destination que lorsque les vitres étaient totalement recouvertes de neige.

Mademoiselle Babaiev était ponctuelle. Elle savait que c'était l'heure de ma médication. A peine avait-elle satisfait à ses obligations de servante, qu'elle sortit son lourd sein gauche et me le présenta. Les plus éminents médecins, cancérologues et gynécologues de Moscou étaient formels. Le sein gauche de ma servante produisait, fait rarissime, la seule substance capable de maintenir mon cancer testiculaire inactif. Ni la nature, ni les sciences n'avaient pu venir à mon secours en la matière. Ce suc salubre n'existait que dans le sein gauche d'une femme sur plusieurs millions. Et par un heureux hasard, j'avais le bon sein de la bonne ser-

## David KATANE (94 - Maisons-Alfort)

vante. Heureuse aussi, la tradition ancestrale de domination des aristocrates sur la Russie d'en bas grâce à laquelle j'avais tous droits sur les seins de mes innombrables servantes louées dans tout le pays. Si je n'avais eu à ma disposition que la technique classique de séduction des femmes de ma classe pour accéder à l'improbable sein sauveur, je serais déjà mort, cadavre dévoré par ses propres bourses. Ce bon vieux Marx l'avait prédit avant moi. La bourse est le lieu obscur et pervers par où le Capital fait du mal à l'homme.

Alors que je tétais avec une grande neutralité mon médicament, Mademoiselle crut bon de chan- tonner du Milène Farmer. *Pourvu qu'elle soit douce*. La pluie était devenue neige. Chaque arrêt, chaque gare nous enfonçait un peu plus dans le désert blanc.

- Avez-vous lu Freud, Monsieur ?
- Vous vous piquez d'être une intellectuelle maintenant, Mademoiselle Babaiev ?

- Il dit que l'important dans le sein, c'est la prime de plaisir qui fait passer l'enfant du besoin au désir.



Le geste accompagnant la parole, elle sortit alors son sein droit que je n'avais jamais vu auparavant. Naïvement, érotiquement, elle me le proposa. La loi des seins voulait qu'il diffère du gauche, comme tous les seins droits diffèrent de tous les seins gauches de toutes les femmes du monde. Le téton droit regardait le lambris chaud du plafond tandis que le gauche préférait visiblement la vue glaciale des carreaux. Pour ne pas la vexer, je goûtai du bout des lèvres à l'inconnu. Puis, d'un lent clignement des yeux dont j'étais assez fier, je lui fis comprendre que le désir était mauvais pour mon cancer et que tout excès risquait de m'être fatal.

**S**oudain, le train subit une première secousse assez violente qui souleva ma servante. Puis une seconde. Elle commença à rire. Une troisième. Une quatrième. Je décollais à chaque fois de la banquette. La régularité s'annonçait de mauvais augure, laissant présager des secousses sans fin jusqu'à l'arrivée. Et si ces saccades ne convenaient pas à mes testicules ? me demandai-je alors, pris d'hypochondrie et d'attachement imprévu à la vie. Mademoiselle me fit bien vite oublier d'aussi sombres pensées.

- Ba ! Baiev ! Ba ! Baiev !

**M**ain gauche, elle soutenait le sein droit et lançait un joyeux « Ba ! ». Main droite, elle soutenait le sein gauche et lançait un non moins joyeux « Baiev ! ». Par ce croisement de bras étrange, elle liait ainsi son nom à ses deux mamelles, comme si un prêtre les avaient préalablement baptisées. Les seins sautaient allègrement à chaque secousse, répondant à leur petit nom par un froissement de la peau. Nous rîmes aux éclats. Un homme interrompit notre liesse sans même frapper à la porte. C'était Coleridge et ses manières fantasques.

- My bath is bleeding / In my fellow head  
My wife is the aleph / Of my life *un peu bête*

Il se courba et s'enfuit comme il était venu. Par la porte entrouverte, les deux vieilles dames restées près de là jetèrent un coup d'œil. Naturellement outrées par la nudité de Ba et de Baiev, elles s'en allèrent voir les contrôleurs, menaçant l'humanité d'un imminent effondrement dans l'immoralité. Je m'imaginai alors les poursuivant, une testicule dans chaque main, clamant avec chaque secousse « Vili ! » pour la droite et « Chenko ! » pour la gauche. Mais nous n'étions encore qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle. Ce genre de scène ne viendrait qu'avec les surréalistes et son cortège de mauvais écrivains grossiers. Ma servante, elle, se permettait ces écarts et cette liberté car elle

était en avance sur notre temps. Encore riieuse, elle engonça sa poitrine et sortit un livre de sa valise. Les secousses cessèrent sans raison. Je détestais les livres. Ils sont à l'homme ce que l'homme est à l'univers. Un malencontreuse erreur. Je leur préférais les armes et la musique. Je sortis du compartiment pour laisser Mademoiselle tranquille.

**D**ans un wagon attenant au nôtre, j'entendis justement quelques notes harmonieuses, à peine audibles. Notes de guitare, semblait-il. Je me dirigeai vers la source. Cette dernière se trouvait dans les toilettes. Je décidai d'attendre l'auteur de cette musique contre la vitre du train. Le froid brûlait mon dos. Les mains derrière les cuisses, je sentais les parois de bois chauffées. Le contraste me plaisait. Tout comme cette musique andalouse mi-amère, mi-gaie. La chasse d'eau fut tirée et tout cessa. Paco de Lucia sortit du lieu. Sans guitare. Sans aucun instrument. Et comme il avait l'air déçu ! Il se dirigea vers l'extrémité du wagon, ouvrit la porte extérieure, me sourit et se jeta dans le vide. Je vis le corps parmi les flocons. Puis, plus rien. J'allai refermer la porte. La neige entrée clandestinement à l'occasion de ce suicide formait déjà de l'eau sur le parquet.

**J**e m'enfermai dans les toilettes à mon tour, bien décidé à comprendre l'origine de cette musique. C'était aussi l'occasion de vider le plein de Vodka bue à la gare en attendant le train et qui avait largement investi ma vessie. Cherchant des yeux d'où avaient pu venir les sons, je dégrafai mon pantalon, ôtâmes les bretelles et fouillai dans mes dessous. Rien. Rien. Il n'y avait plus de testicule. Plus de bourse. La musique ne m'intéressait plus. C'est pourtant elle que je retrouvai dans mon caleçon molletonné. A la place des habituelles formes ovoïdes qui font la fierté et les cancers des hommes, un étonnant objet. Une harpe. Une harpe miniature que je fis vibrer malencontreusement en essayant de l'attraper. Elle sonnait parfaitement bien. Je la posai sur le lavabo de marbre, derrière moi, et urinais comme pour vérifier que j'étais toujours un être fonctionnel, maître de moi-même. Était-ce un signe ? N'avais-je plus de cancer ? Mademoiselle Babaiev m'avait-elle transmis par le mauvais sein un suc ravageur ?

**J**e repris l'objet et marchai d'un pas ferme mais d'une conscience troublée vers la porte de mon compartiment. Ma servante n'était plus là. Marx, Keanu Reeves, Coleridge, Jean Genet, Léon Zitronne, Paco de Lucia, les deux vieilles dames et les boubous africaines m'attendaient, serrés sur les deux banquettes. D'une même voix, ils me demandèrent de leur jouer de la harpe. Je m'exécutai. Étonné par mon aisance, je regardai la neige recouvrir les carreaux.

**E**n arrivant à la gare, le comte Vilichenko alla s'acheter un billet pour le train qui partait en sens inverse. Il y chercherait la servante Babaiev. Et, si elle était d'accord, lui jouerait de la harpe.

# PRIX ANNIE ERNAUX 2004

**Article 1 :** La municipalité de Saint-Leu-la-Forêt, la bibliothèque municipale Albert Cohen, la librairie *A la Page 2001* et l'association des Amis de la bibliothèque organisent leur concours annuel de nouvelles et d'écriture avec le soutien des Editions du Valhermeil, de l'ACAPLI (?) et de la Société Générale (?). Le concours comporte une **section adulte**, une **section juniors** réservée aux moins de 16 ans ainsi qu'une **section Bande Dessinée**. Il sera clos le **23 octobre 2004**. Les envois seront adressés à la bibliothèque municipale Albert Cohen, 4 avenue de la gare - 95320 Saint-Leu-la-Forêt. Les organisateurs se réservent le droit de ne pas attribuer de prix s'ils jugent d'une qualité insuffisante les œuvres proposées par les candidats.

**Article 2 :** Les concurrents de la section adultes devront rédiger une nouvelle inédite sur le thème de **l'environnement urbain, réel ou imaginaire** dont l'action se déroulera dans la cité, la ville, la banlieue ou le quartier. Les textes seront dactylographiés et comporteront entre 4 et 10 feuillets de 25 lignes. La phrase d'Annie Ernaux « *J'ai commencé d'aimer cette rue dans une banlieue que je ne connais pas* » (La vie extérieure, 1993-1999, Gallimard) devra être **insérée au cours du récit**. Le terme *banlieue* pourra être remplacé par *ville, quartier, cité* ou *métropole*. Chaque nouvelle comportera impérativement un titre.

Rappelons qu'une nouvelle est une fiction généralement brève et intense présentant des personnages peu nombreux qui réagissent à l'événement au cœur du récit. Elle comporte impérativement un titre qui ajoute du sens à l'intrigue. Elle se termine par une *chute* originale et déroutante qui respecte cependant la cohérence du récit.

**Article 3 :** Les concurrents de la **section Junior** décriront **la cité imaginaire dans laquelle ils aimeraient vivre aujourd'hui ou demain**. Ils évoqueront obligatoirement **son organisation humaine, environnementale et technologique**. Les textes seront dactylographiés et ne dépasseront pas deux pages de 25 lignes chacune.

**Article 4 :** Prix de la BD. Le thème de *la Cité imaginaire* pourra être traité sous la forme d'une bande dessinée de 4 pages (rendue au format A 4 en 1 seul exemplaire). Ce Prix est ouvert aux adultes comme aux juniors.

**Article 5 :** Les textes doivent être inédits, écrits en français correct et dactylographiés dans le format 21 x 297. Ils seront adressés en 5 exemplaires reliés par une agrafe, sans spirale, sans couverture ni réglette. Il est vivement souhaité que cette version papier soit accompagnée d'une disquette informatique ou d'un cédérom où le texte aura été enregistré au format rtf. ou doc. Cette dernière condition n'interviendra pas dans le

choix du jury mais facilitera la publication des textes primés. Les candidats primés s'engagent à fournir cette disquette ou ce cédérom ou à nous adresser leur texte par e-mail, une fois proclamés les résultats.

**Article 6 :** Ce concours est gratuit et ouvert à tous. Chaque participant ne peut envoyer qu'un seul texte. Les textes devront être **anonymes** et ne comporteront donc aucun élément permettant d'identifier leur auteur (signature, dessin...). La participation est interdite aux membres du jury.

**Article 7 :** Deux prix par catégories seront décernés. L'auteur de la meilleure nouvelle adulte recevra le **Prix Annie Ernaux 2003**, un chèque-livre d'une valeur de **100,00€** offert par la librairie *A la page 2001* et un lot offert par les *Editions du Valhermeil*. Le deuxième prix consistera en un chèque-livre de **70,00€** offert par la librairie *A la Page 2001*. L'auteur de la meilleure *Lettre ouverte* recevra le **Prix Annie Ernaux Junior 2003**, un chèque-livre de **70,00€** offert par la librairie *A la Page 2001* et un lot offert par les *Editions du Valhermeil*. Le deuxième prix consistera en un chèque-livre de **50,00 €** offert par la librairie *A la Page 2001*.

**Article 8 :** Chaque participant précisera ses nom, prénom, âge, adresse et téléphone ainsi que le titre de son texte en lettres d'imprimerie **sur feuillet séparé placé dans une enveloppe cachetée**, afin de préserver l'anonymat. Les participants à la section Junior devront également mentionner leur date de naissance.

**Article 9 :** Le jury sera composé des membres organisateurs, de lecteurs de la bibliothèque et de personnalités culturelles de St-Leu.

**Article 10 :** Les manuscrits ne seront pas rendus. Du seul fait de leur participation, les candidats garantissent le jury contre tout recours éventuel de tiers en ce qui concerne l'originalité ou le contenu des œuvres présentées. Les délibérations du jury sont confidentielles, ses décisions sont souveraines et sans appel.

**Article 11 :** Le fait de poser sa candidature implique, pour tous les concurrents, l'acceptation intégrale du présent règlement ainsi que le droit reconnu aux organisateurs de publier leur texte dans *Signets* et/ou sur [www.signets.org](http://www.signets.org) (bulletin et site internet des Amis de la bibliothèque municipale) et/ou par la **Librairie A la Page 2001** ainsi que de le mettre à la disposition des lecteurs de la bibliothèque municipale Albert Cohen dans le cadre d'un recueil.

## Proclamation des résultats et remise des prix

**Samedi 11 décembre 2004**  
**Salle de la Croix Blanche**

## En présence d'Annie Ernaux

